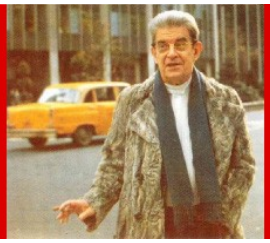
Le maître de demain, c'est dès aujourd'hui qu'il commande — Jacques Lacan

Lacan Quotidien



n° **736** – vendredi 14 juillet **217** – 08 h 19 **[GMT + 2]** – **lacanquotidien.fr**

L'hérétique et l'orthodoxie

EN AVANT

Actualité de la pratique analytique, par Lilia Mahjoub
Garçon ou fille, l'heure du choix, Hérétiques ados – la chronique de Laurent Dupont

LECTURE

Fasciste ? Vous avez dit *fasciste* ? par Hervé Castanet

CHAMP FREUDIEN ANNEE ZERO

Séminaire de politique lacanienne 2 – Turin, Domenico Cosenza, Francesca Biagi-Chai
Séminaire de politique lacanienne 1 – Paris : Le cours de JAM, sur Lacan TV
L'École de la Cause freudienne enseigne, 2017-2018, par Christiane Alberti
Zadig mondial : lacanian.net, nouveau site – La movida Zadig 1, dir. JAM

POPULISME

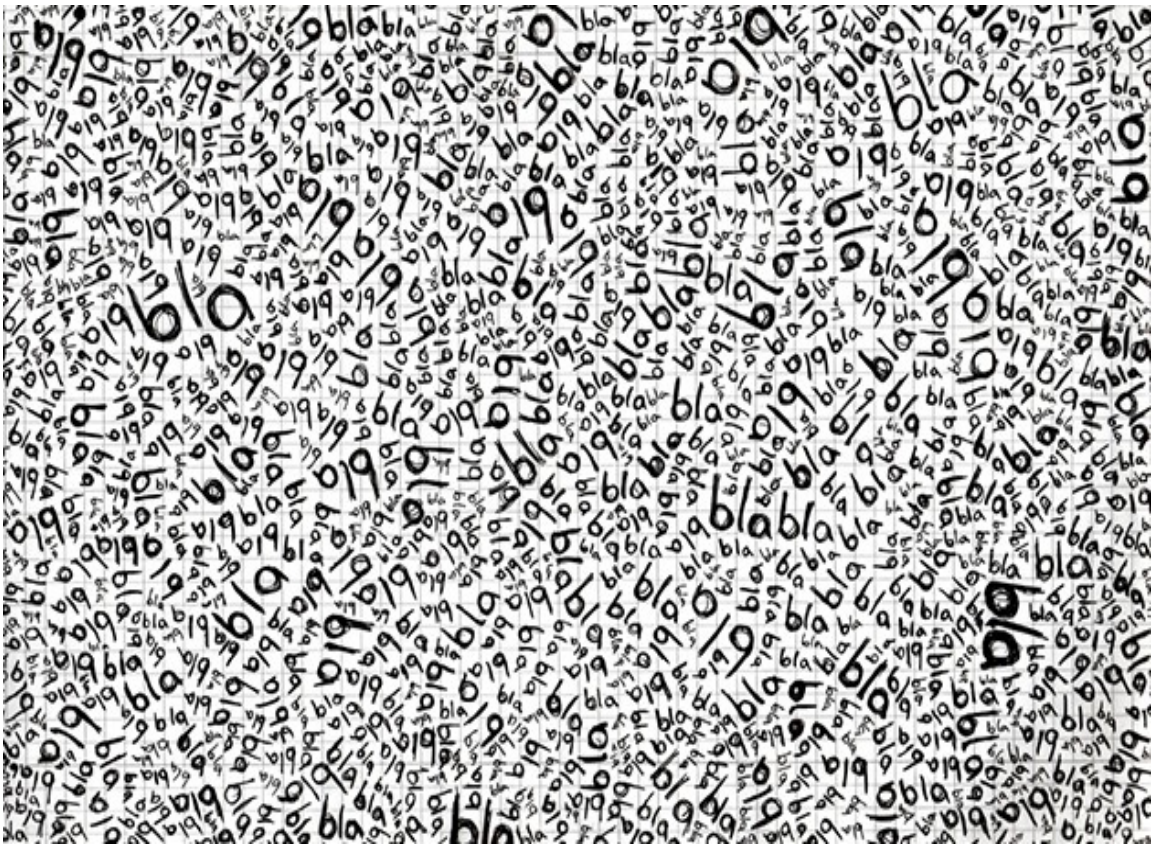
L'origine du populisme français, par Philippe De Georges
Être dans le champ politique comme analyste, par Reginald Blanchet

CRISIS IN VENEZUELA

Venezuela: prisión de urgencias, por Ramón J. Ochoa

LACAN COTIDIANO N°19

Jessica Jara, Ana Ricaurte



Actualité de la pratique analytique

par Lilia Mahjoub

La ritournelle du « ça va mal », plainte ponctuée de quelques « ça va mieux », comme on l'entend souvent, nous fait dire que c'est ainsi que va le monde, il tourne rond, il tourne aussi bien en rond, tel qu'il en va de certains discours qui ne s'attardent pas à ce qui ne marche pas, soit à ce qui relève du réel, ne pouvant rien savoir de celui-ci et ne cessant de le recouvrir de paroles.

Lacan a distingué la parole, à laquelle les analystes invitent leurs patients, du discours qui va bien au-delà de celle-ci. On peut en être surpris, puisque la pratique de la psychanalyse s'appuie sur celle-ci. Il allait même jusqu'à dire qu'il préférait « un discours sans paroles ». De là se sont sans doute déduites de fausses interprétations quant à ce « sans paroles », qui ne veut pas dire que le patient doive finir par se taire, ce qu'un maniement peu éclairé des séances courtes risquerait d'avoir pour résultat.

Si le discours s'oppose à la parole, c'est bien parce le discours, réduit par Lacan à quelques lettres mises en relations, est la seule voie qui peut approcher le réel. Le discours articule certaines relations fondamentales, qui n'existent bien sûr que par le langage et qui permettent l'inscription de quelque chose qui va bien plus loin que des énonciations effectives, soit la parole. Ainsi ces relations sont-elles le filet qui vient serrer quelque chose du réel.

Le discours de l'analyste, à partir duquel Lacan a pu articuler les trois autres, ne met pas à la même place l'analysant et l'analyste. Ce dernier en effet doit s'intéresser à la position qu'il y prend, en s'absentant de tout idéal de l'analyste et de tout préjugé concernant le bien de son analysant.

Et comme le formulait Lacan : « Faire entrer sans plus une notion normale de quoi que ce soit dans notre praxis, alors que nous y découvrons justement à quel point le sujet dit, prétendu, normal ne l'est pas – cela est de nature à nous inspirer la suspicion la plus radicale et la plus assurée quant à ses résultats. » (1)

Ce n'est donc pas la réalité avec ses normes qui guide l'intervention de l'analyste et imaginer n'a jamais rien fait que de s'en détourner.

Or, si le psychanalyste s'oriente avec le réel, soit ce qu'indique le ratage, sa position ne devrait pas se limiter à la seule praxis relative à la cure analytique. Car il y a aussi ce qui ne marche pas dans le monde, ce qui n'intéresse pas les autres discours, mais qui par contre devrait intéresser le discours de l'analyste. Nous avons pu le voir récemment en France, où se posèrent des enjeux cruciaux de société, de modes de vie, et par rapport à quoi plus d'un a fait l'autruche. Cette politique de l'autruche (2) se répartirait selon Lacan entre trois partenaires : le premier qui a la tête dans le sable, le deuxième qui se croit invisible du fait que le premier a la tête dans le sable, alors qu'il se laisse tranquillement plumer le derrière par le troisième. C'est là une parodie de son fameux procès logique des trois prisonniers qui peut s'appliquer à certains personnages politiques aujourd'hui. S'en apercevoir et ne pas attendre d'être plumé n'a pas échappé alors à Jacques-Alain Miller ainsi qu'aux psychanalystes de l'ECF qui ont lancé un appel pour faire barrage au pire. C'est cela aussi la pratique psychanalytique, n'en déplaise à ceux qui pensent que ce n'est pas le rôle du psychanalyste de faire de la politique. Il y a politique et politique.

Ce qui ne va pas dans le monde n'est cependant pas à confondre avec la misère du monde. Se coltiner cette misère (3), ainsi que l'avait souligné Lacan, reviendrait pour le psychanalyste à entrer dans le discours qui la conditionne, ne serait-ce qu'en dénonçant ce discours – discours du maître, ou discours du capitaliste – et équivaudrait à le renforcer. Opérer, par exemple, dans un centre tel que les Centres psychanalytique de consultations et de traitement (CPCT) ne saurait relever en aucun cas de cette position.

Le psychanalyste n'a ni à faire le déchet, en s'identifiant à cette misère, ni à se poser en idéal du moi dans une espèce de neutralité bienveillante – cette bienveillance, qui court aujourd'hui sur toutes les lèvres, dans l'analyse, subordonne l'action de l'analyste au bien du sujet et retient bien sûr son acte. Il doit au contraire savoir maintenir une distance entre l'objet *a* et cet idéal du moi, afin qu'ils ne se confondent point, ce qui ferait prendre au sujet

l'idéal pour son désir. Au-delà du strict champ de la cure, c'est ce qui donne lieu à une fascination collective, ainsi que Freud l'a fort bien élaboré, et Lacan notait que cela se produisait dans la masse psychanalytique, surtout quand elle est importante. Il s'agit donc bien de ramener la praxis, celle instituée par Freud, dans le devoir qui revient au psychanalyste en notre monde, ce à quoi Lacan incita les psychanalystes de son École, et ce, sans oublier ce qui en fait le cœur. C'était l'acte de Lacan. Les Écoles qui ont vu le jour par la suite, l'ECF et les autres, ont pris au sérieux cet acte et partant ce devoir, aujourd'hui plus que jamais.

Lacan posa, à la même période que sa Proposition sur le psychanalyste de l'École, que ce qui se désigne comme le désir de l'Autre ne saurait se limiter uniquement au champ de la pratique psychanalytique (4).

La question du désir de l'Autre qui est au cœur de la pratique psychanalytique et par rapport auquel répond, voire tranche le désir de l'analyste, est ainsi convoquée, tout comme « la subjectivité de [l']époque » (5) dont parlait Lacan – comme l'a montré et développé Jacques-Alain Miller récemment à son séminaire du 24 juin (6). S'il n'y a pas en effet de conscience collective, le psychanalyste, et je cite Lacan, « pourrait peut-être s'apercevoir que [cette] fonction du désir de l'Autre est tout à fait essentielle à considérer, et spécialement de notre temps, quant à l'organisation des sociétés ». Et il ajoutait « qu'il viendra peut-être un temps où l'on s'apercevra qu'être psychanalyste peut être une place dans la société » (7).

Lacan voyait juste, car ce temps est arrivé, encore fallait-il savoir le lire et se faire surtout dupe du réel qui oriente son enseignement. Certes le refoulement œuvre et le retour du refoulé peut être d'une grande brutalité, l'important est de pouvoir l'interpréter. C'est ce à quoi est conduit l'analyste, soit que son champ d'action ne se limite pas à un cadre standardisé et privé qui est celui de sa pratique, voire « sa petite boutique à malice » (8), comme le formulait ironiquement Lacan.

Il y a des effets de discours qui se portent sur une génération de psychanalystes. L'effet du discours de la première génération fut l'inconscient, et bien que cet effet fût présent, les psychanalystes ne le reconnurent pas. C'est Lacan, avec sa lecture de la *Traumdeutung,* qui fit en sorte qu'il le soit.

L'effet d'un discours portant sur un effet de discours finit par produire des « cristallisations » (9) et ce, dans la pratique même, c'est-à-dire que ça finit par ne plus avoir d'effet sur les analysants. L'inconscient se referme, le sujet se trouvant comme mithridatisé, en recul, du fait d'un certain discours. Il reste cependant aliéné à ces ondes stables que sont le moi, le surmoi et l'idéal du moi, lesquels se trouvent d'ailleurs à leur aise dans la masse analytique. Des signifiants devenus holophrastiques finissent par faire qu'on ne s'interroge plus sur ce dont il s'agit.

Prenons la question de la sexualité, je dirais que celle-ci semble moins abordée sur le divan qu'à une époque, peut-être du fait de ces cristallisations. C'est plutôt la jouissance qui l'est dans sa dimension d'excès, et dans ce que l'époque véhicule comme autant de phénomènes sociaux : le travail, les remaniements de la famille, la politique et ses effets pernicieux, les questions d'éthique relatives aux bouleversements produits par la mondialisation et par la science, mais aussi le racisme, la ségrégation, la religion et ce qu'ils engendrent de haine et de violence, le choix de l'identité sexuelle qui règlerait le rapport à la sexualité.

C'est ce qu'accueillent en première ligne les CPCT qui ont souvent à traiter cette matière brute de la jouissance. Ils constituent à ce titre un sas entre la psychanalyse en extension et la psychanalyse en intension.

Que le psychanalyste s'offre à cette écoute, et non pas seulement eu égard à ce que je disais de son discours, suppose que le champ où il opère ne soit pas dénoué de celui de l'intension, soit ce que les Écoles permettent d'articuler, avec la passe notamment. C'est bien pour cela que celle-ci a été inventée, pour ne pas faire consister l'idéal du moi à l'œuvre dans le groupe psychanalytique et ainsi produire l'écart nécessaire entre cet idéal et l'objet *a*, consistance logique à laquelle est réduit le psychanalyste à la fin du processus analytique. « C'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension. » (10), mentionnait encore Lacan, ce qui nous indique bien à la fois cet écart et ce nouement.

Plus le champ d'action du psychanalyste s'élargit, ce qui est isomorphe à notre temps, plus le serrage et l'interrogation des concepts de la psychanalyse sont nécessaires, et ce, à partir de la pratique prise dans son sens large. C'est ce qui s'impose aux CPCT, pour tenter de cerner ce qu'il s'est déposé dans la pratique qui est la sienne, soit d'interroger en quoi elle est psychanalytique.

Intervention prononcée au 4e Congrès Européen de Psychanalyse PIPOL 8 sur « La clinique hors-les-normes », Bruxelles, *2 juillet 2017.*

1 : Lacan J., *Le Séminaire,* livre VIII, *Le transfert*, Seuil, Paris juin 2001, p. 379.
2 : Lacan J., « La lettre volée », *Écrits,* p. 15.
3 : Lacan J., « Télévision », *Autres écrits,* p. 517.
4 : Lacan J., *Mon enseignement*, Seuil, Paris, 2005, p. 64.
5 : Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits,* Seuil, Paris, 1966, p. 321.
6 : Cf. Miller J.- A., Séminaire de politique lacanienne 1, présenté dans ce Lacan Quotidien et à écouter ici.
7 : Lacan J., *Mon enseignement, op.cit.,* p. 64.
8 : *Ibid.*
9 : Lacan J., *Le transfert*, *op. cit.,* pp. 394-395.
10 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits,* Seuil, Paris, 2001, p.256

HERETIQUES ADOS

La chronique de Laurent Dupont

Garçon ou fille, l'heure du choix

L'hérétique est celui qui choisit. Cette dimension du choix est très présente dans l'enseignement de Lacan, depuis « l'insondable décision de l'être » (1) jusqu'à l'hérésie de Joyce dans le Séminaire XXIII, en passant par le « choix forcé », que Lacan évoque de façon exemplaire avec la formule « La bourse ou la vie » (2) – quel que soit votre choix, vous allez y perdre quelque chose !

Et si l'un des points qui touchait le sujet au moment des métamorphoses de la puberté, c'était de se faire hérétique au discours de l'Autre ? Et si un ado était celui qui se sentait en devoir de se positionner par rapport au discours dominant du groupe, qu'il y adhère ou s'y oppose, dans la cour du collège ou du lycée, dans la famille, la bande, la société ? Et si la clinique, à ce moment, était le repérage de la position, du choix, de l'impossibilité à choisir ou de l'hésitation à choisir, de celui dont les accroches à l'enfance sont en train de sauter sous les coups de boutoir des modifications de son corps ? Et si être un ado, c'était être convoqué à être un hérétique ?

D'abord, il y a ce que l'on ne choisit pas : la métamorphose de la puberté, dit Freud. Jolie formule pour parler de poils, de boutons, de voix, d'odeurs, de seins, de hanches, de fesses, de règles, de sécrétions, d'érections… Bref, d'un corps qui ne vous appartient pas, qui surtout n'en fait qu'à sa tête. Ce temps, dit de l'adolescence, c'est un temps où le sujet se sent littéralement *mal barré*.

Ado ! Ce n'est plus l'heure des théories, des hypothèses, de l'éveil de la curiosité infantile… Il va falloir choisir : garçon ou fille ? Et le prouver !

Comment se penser dans son corps et dans son sexe ? Sur quoi et sur qui prendre appui ? Le déclin du père a rendu la place des signifiants-maîtres moins fixe, les discours portés par la transmission, l'expérience, la morale, la religion ont peu ou prou cédé le pas. Le devoir issu des idéaux a laissé la place à un « devoir se débrouiller ». Bien sûr cela ne vaut pas pour tous, mais s'observe beaucoup – avec des variations multiples s'entend. Voilà venu le temps où le sujet doit trouver une parole qui donne sens à son être sexué, de fille ou de garçon, « la parole, bien entendu, se définissant d'être le seul lieu, où l'être ait un sens » (3).

Où trouver cette parole à l'heure de la montée au zénith de l'objet, de la chute des Idéaux et du scientisme triomphant ? Eh bien comme toujours depuis la nuit des temps, dans la culture, dans *l'air* et *l'aire* du temps – car le temps des ados est comme un espace qu'ils construisent autour d'eux ou une prison aux murs de laquelle ils se cognent.

Nous sommes à l'ère de la mort de la honte, du triomphe de l'image, de l'invention. Être un garçon ou une fille répond moins à représenter ce qui est attendu par l'Autre de la famille, ou à s'y opposer, qu'à proposer et à se proposer une construction, une invention qui tienne. Et souvent cette invention passe par une façon de faire avec ce corps étranger qu'est devenu son corps. Il y a une nouvelle manière de faire un choix, un nouveau type de « parole », vêtements, coiffure, tatouage, bijoux, piercing, invention dans la langue… qui tente de dire l'être que l'on est. Ce n'est ni mieux ni pire que de se faire être au nom du père.

C'est donc dans la culture de *l'aire* du temps que le sujet produit son hérésie. « Ce qu'on appelle la culture n'est pas autre chose que la réserve des escabeaux dans laquelle on va puiser de quoi se pousser du col et faire le glorieux » (4).

Ainsi, après avoir élaboré ses théories sexuelles infantiles, après avoir questionné ou pas les mystères de sa venue au monde, de la sexualité, au moment de se prouver son être, il ira dans la réserve de la culture de son temps prélever des signifiants, des images dans son entourage, dans les rencontres, mais aussi sur internet, les réseaux sociaux, les jeux, les séries, les films… pour se faire beau, à ses yeux et au regard toujours supposé à l'autre, miroir de lui-même.

L'adolescence pourrait être le temps de *l'escabeau*, c'est-à-dire, comme le souligne Jacques-Alain Miller, « ce sur quoi le parlêtre se hisse, monte *pour se faire beau*. […] Cela traduit d'une façon imagée la sublimation freudienne, mais à son croisement avec le narcissisme » (5).

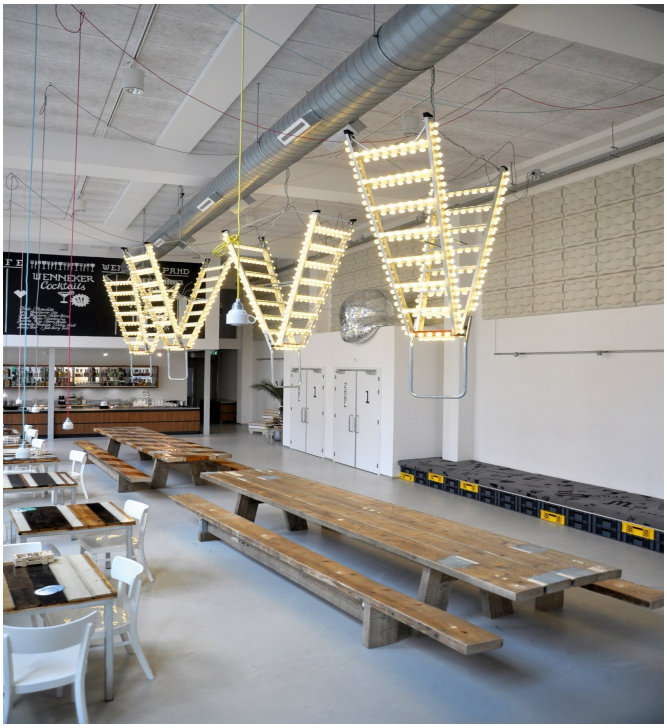
Et si le narcissisme du stade du miroir formait aujourd'hui le socle d'une forme de sublimation ? Et si chaque jour, pour celui qui poste un *selfie* sur Snapchat, Instagram ou Facebook, se rejouait l'enjeu premier du stade du miroir, l'enjeu premier et dramatique qui me fait me reconnaître *moi* dans le regard de l'Autre ? Et si la validité de notre corps, la parole qui donne sens à notre être, tenait au nombre de *likes* obtenus ? Ou aux regards, ou à

être populaire dans la cour de récré, ou violent, ou insultant ou cruel, ou effacé, ou évanoui… Bref, cela existe sans doute depuis longtemps, depuis *Graine de violence* (6), ou depuis qu'Alexandre a conquis le monde à seize ans. Nos Alexandre d'aujourd'hui sont grands de conquérir leur monde. Qu'il soit virtuel, la cour de récré ou la bande de copains, ce monde, à la mesure de ce corps qui les rend étrangers à eux-mêmes, est souvent un bout de réponse à leur être de garçon ou de fille. Le psychanalyste, qui accueille un adolescent hors de tout regard moral, gagnera à s'enseigner des mondes qu'il conquiert. Et à l'occasion, il pourra se positionner comme Diogène devant Alexandre en maniant avec délicatesse une clinique ironique (7).

Ces escabeaux sont autant de solutions pour faire avec le non-rapport sexuel. Qu'ils soient conformes à la morale ou pas n'est pas ce qui compte dans l'affaire, leur solidité, leur maniabilité et leur utilité, dans ce temps mouvant, liquide, de l'adolescence, importent bien davantage. Il y a un habillage, un *être* quelque chose qui se construit dans l'enfance, s'incarne à l'adolescence en un *c'est ça être un garçon ou une fille,* au singulier de chaque Un et se traite en analyse, quand cette construction, cet escabeau rencontre le réel qui dévoile sa face de semblant.

Allons à la rencontre d'ados de notre temps et de leurs diverses façons d'*escaboter.*

1 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 177.
2 : Lacan J., *Le Séminaire,* Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,* Paris, Seuil, 1973, p. 192.
3 : Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 566.
4 : *Ibid.,* p.110
5 : Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n°88, octobre 2014, p. 110.
6 : Film américain réalisé par Richard Brooks, sorti en 1955.
7 : Miller J.-A., « Clinique ironique », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 5-10.



LECTURES

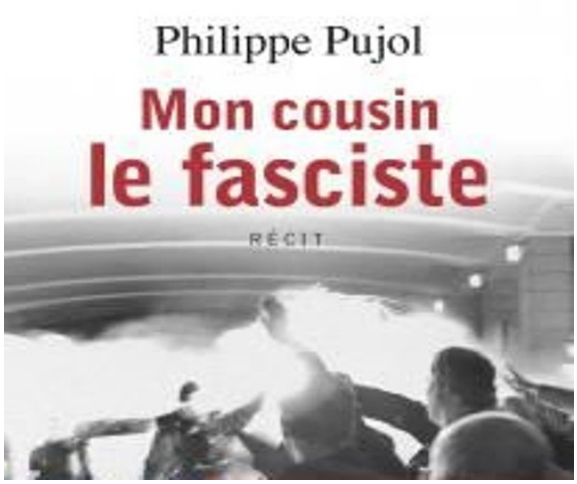
Fasciste ? Vous avez dit *fasciste ?*

Une lecture d'Hervé Castanet

Philippe Pujol

Mon cousin le fasciste

Paris, Seuil, 2017.



Il y a tout juste deux mois tombait l'annonce de la victoire d'Emmanuel Macron, et l'événement semble avoir déjà éclipsé une autre histoire. Vous souvient-il que le fascisme, incarné par Marine Le Pen, frappait alors à la porte du palais présidentiel en France ?

On parle souvent d'une accélération de l'histoire. Une des causes en serait la multiplication des chaînes d'information vouées à gaver en continu les yeux et les oreilles qu'elles captivent. Il n'en allait pas ainsi avant, entend-on dire. En ce temps-là l'histoire allait son train de… sénateur. Comment ne pas lire dans cette illusion rétrospective une des ruses du *récit historique* qui tire son autorité après coup, d'un *il était nécessaire qu'il en soit ainsi* ?

Du temps de Molière (dont je lis ces jours-ci une petite biographie alerte (1)), on n'enseignait pas l'histoire – qui n'existait pas –, mais la chronologie. Or la chronologie n'est autre que la géographie appliquée à l'histoire : tout est déjà là et y demeure. L'avènement de l'Histoire, au contraire, s'accompagne de l'oubli souverain. De fait, l'arrivée au second tour de MLP, manquée, a cessé de faire événement. L'*automaton* a vite fait de recouvrir la *tuché* quand celle-ci n'a pas transformé l'essai. Alors, optons pour une piqûre de rappel en ce début d'été ! Bref, l'histoire ne s'est pas conclue le 7 mai. Ponctuation, il y a eu ; fin, absolument non. Le psychanalyste n'est pas le plus mal placé pour ce rappel, lui qui sait l'autre nom de l'oubli : *refoulement* ou *je n'en veux rien savoir.*

Non à la dédiabolisation !

Le combat mené par Jacques-Alain Miller contre la candidate Marine Le Pen à la Présidentielle, avec les échos qu'il a rencontrés d'abord dans le Champ freudien, et en premier lieu dans l'ECF, et auprès de *La Règle du jeu*, puis dans l'opinion publique, est désormais connu des lecteurs de *Lacan Quotidien*. Les articles publiés font mémoire. On sait l'angle d'attaque choisi : dire non à l'entreprise de dédiabolisation du Front national (FN) par ses responsables les plus en vue, s'insurger contre la volonté d'en faire un parti comme

les autres légitimé par sa légalité et sa participation aux élections démocratiques. Il s'est agi d'exposer l'histoire du FN, de refuser la qualification de « parti républicain » au parti de la haine et de rappeler quelles en furent les deux mamelles : Collaboration, Réaction. Pour y parvenir, il a fallu s'opposer à l'endormissement des médias qui se complaisaient à interroger Marine Le Pen sur son programme comme si de rien n'était, jouant cette carte jusqu'à la nausée. Le FN avait changé, nous disait-on : oubliées ses accointances avec les partis fascistes et néo-nazis d'Europe !

Pendant des jours et des jours, les formules de J.-A. Miller et de ses amis ont pris l'opinion à rebours, provoquant pléthore de jugements peu amènes : *propos excessifs*, *exagération du danger*, *erreurs historiques*, etc. C'est seulement dans l'entre-deux tours que des politiques, enfin réveillés, ont pu affirmer que le FN devait être combattu pour ce qu'il était : fasciste, antisémite, même si la façade avait été rénovée, pour le masquer savamment. Certains l'ont dit ouvertement, d'autres moins, mais peu importe, ils étaient *contre*, volontairement.

Beaucoup continuent à dire : *oui, vous avez exagéré pour mobiliser, vous avez crié au loup pour faire peur, mais le FN n'est pas, n'est plus vraiment ce que vous en disiez. Bravo pour votre action, mais les faits ne confirment pas forcément vos craintes !* Ces remarques je les ai entendues et à nouveau récemment.

La fabrique d'un monstre : le fascisme européen

C'est pourquoi j'ai plaisir à parler d'un livre dont l'auteur a accepté d'intervenir lors de notre second forum anti-Le Pen, anti-haine à Marseille, tenu le 3 mai au théâtre Toursky, et avec lequel j'ai ensuite participé à un débat antifasciste, organisé par les amis du quotidien *L'Humanité* le 29 mai. L'auteur ? Philippe Pujol. Le livre ? *Mon cousin le fasciste*, paru au Seuil en janvier 2017. Ph. Pujol, quarante-deux ans, journaliste, a reçu le prix Albert-Londres en 2014 pour ses articles « Quartiers shit » parus dans *La Marseillaise*. Il a rencontré un succès critique et public avec *La Fabrique du monstre – dix ans d'immersion dans les quartiers nord de Marseille, la zone la plus pauvre d'Europe* (Les Arènes, 2016). Pour les milieux fascistes, Pujol est un bolchevique – un « bolch ».

Or que dit *Mon cousin le fasciste* ? Du cœur des groupuscules fascistes européens qui, eux, refusent la dédiabolisation, il démontre avec brio que les analyses de J.-A. Miller, reprises et dépliées par les Forums anti-Le pen, étaient parfaitement justes. Zéro exagération ! Pujol est le cousin germain d'Yvan Benedetti, « le leader du plus extrême des partis fascistes français, la désormais dissoute Œuvre française ». Cette extrême-droite qui figure parmi les plus dures et les plus radicales fut longtemps dirigée par Pierre Sidos (né en 1927), fasciste proclamé lié à de nombreux coups tordus, qui déclarait récemment en référence à son parcours : « Que ce soit Mussolini en Éthiopie, Franco en Espagne, Hitler ou bien encore la personnalité de Léon Degrelle, nous étions fascinés par cette promesse d'un ordre nouveau. »

Benedetti a été des années durant membre du FN et en a été exclu lorsque la ligne Marine Le Pen a gagné contre celle de Bruno Gollnisch. Comme l'a dit un membre d'Œuvre française : « À l'intérieur du Front on est utiles, à l'extérieur on ne sert à rien. » Mais pour quoi y faire ? « Il se félicitait, écrit Pujol, de la stratégie de Marine Le Pen. Une fausse dédiabolisation pour une habile stratégie de la "dissimulation". "Quand on sera aux manettes, on fera ce que souhaitera notre peuple. Pas la démocratie. Le système démocratique, c'est une grosse connerie. Un homme, une voix… Ok. Mais le mec qui vote derrière toi, le chômeur qu'a jamais rien branlé de sa vie, le clodo, il annule ta voix". »

Mais le plus riche dans le témoignage de Benedetti – qui dénonce à tout bout de champ la « dictature shoahtique » et « l'emprise judaïque planétaire » – est de découvrir comment il voit son action au-delà des poncifs classiques de l'extrême-droite : « Pour Yvan, une dictature ne se gagne pas par les urnes, mais par les âmes. "Pour l'emporter, il faut imposer ta volonté et tes principes, avec tes mots, imposer ton propre vocabulaire". »

Deux phrases utilisées par Benedetti ont tout leur poids : « La période nous est très favorable » et « On entre dans une période révolutionnaire ». Mais comment ? Parce que justement les termes de l'extrême-droite deviennent des enjeux dans la langue et dans la culture. L'action politique n'est pas dans les urnes, mais dans une véritable révolution culturelle (2). Le FN est utile à cette extrême-droite fasciste parce qu'il peut gagner des sièges d'élus, voire l'élection présidentielle et donc se donner un pouvoir légal, mais le travail souterrain, essentiel, est à réaliser avec les mots dans les débats d'idées, la parole de tous les jours – le quotidien d'un peuple. Non en opposant fascisme à démocratie, mais en favorisant la déconstruction de la démocratie lorsqu'elle cède sur les mots, les idées, les concepts, lorsqu'elle refuse, par exemple, de dire que le FN est un parti fasciste au nom d'une bienséance langagière. J.-A. Miller en a fait les frais lors de son entretien avec Guillaume Erner à l'invitation de *France-culture*.

Pujol l'écrit explicitement, citant son cousin :

> « "Les esprits évoluent, les lignes de force qui traversent la société française et même européenne nous sont très favorables. La période nous est très favorable." Yvan le constate à l'issue de ses différents procès, il est de plus en plus écouté par les magistrats. "Les journalistes eux-mêmes nous écoutent désormais, les politiques récupèrent nos idées, nos slogans." De nombreuses digues ont lâché en effet et l'extrême-droite a réussi à imposer ses propres définitions, ses propres notions. Un véritable glossaire fasciste est entré dans le langage médiatique, politique. "Race", "invasion", "immigration massive"… Il faut en chercher l'origine assez loin.
>
> Des intellectuels eux-mêmes, dont les plus médiatiques, ont permis l'émergence puis le durcissement d'une nouvelle révolution conservatrice. On n'entend qu'eux. Ils passent la moitié de leur temps à répéter qu'ils ne peuvent jamais s'exprimer et l'autre moitié à marteler une idéologie réactionnaire au nom d'un anti politiquement correct et d'une lutte contre ce qu'ils nomment la "pensée unique". Ceux qu'ils méprisent les jugent démagogues. Alain Finkielkraut, Éric Zemmour, Michel Onfray, les intellectuels médiatiques – présentés ainsi par les médias –, accélèrent cette révolution conservatrice née en France au début des années 1990. Un mouvement qui n'est pas politique, encore moins armé, mais culturel. La prise des idées avant la prise du pouvoir. »

Ces phrases très claires, tombées de la plume de Pujol, sont essentielles pour délimiter notre combat. L'histoire ne s'est pas terminée avec l'élection du président Macron. Le pire a été évité, mais le FN est toujours là, y compris à l'Assemblée nationale. Quant aux « intellectuels médiatiques », ils continuent à fasciser la langue et la pensée.

Dès lors, c'est à nous, à vous et moi, de ne pas nous rendormir, de continuer cette lutte dont *Zadig* est l'une des formes visibles. Oui, soyons décidés, intraitables, « politiquement incorrects » à l'occasion, surtout actifs, et donc rusés. J.-A. Miller a ouvert cette voie et continue à la frayer. Ce combat n'est pas seulement un enjeu citoyen, il est celui de la survie du discours analytique.

Si les psychanalystes, eux qui savent comment les mots percutent les corps, cédaient face à cette révolution par les mots qu'une certaine extrême-droite fasciste promeut dans les entours du FN, alors ce serait foutu. Mais justement parce que les psychanalystes savent le pouvoir des mots et le pouvoir des corps, que ces mots font jouir en les affectant, ils feront de ce combat l'incarnation du désir de vie ! Oui, l'histoire ne s'est pas terminée le 7 mai. Le croire serait naïf et dangereux pour notre avenir.

1 : Christophe Mory, *Molière*, Gallimard, Coll. Folio biographies, 2007.
2 : Pierre-Antoine Cousteau écrivait dans *Je suis partout* du 17 septembre 1943 : « Le fascisme français, cela existe. Ce n'est pas un parti (c'est, si l'on veut, une poussière de partis), mais c'est surtout un état d'esprit, un ensemble de réflexes, une manière héroïque de concevoir la vie » (cité par Ph. Pujol).

CHAMP FREUDIEN ANNÉE ZÉRO

Séminaire de politique lacanienne 2 – Turin

Le deuxième Séminaire de politique lacanienne s'est tenu à Turin. Domenico Cozenza, psychanalyste à Turin (SLP) et Francesca Biagi-Chai, psychanalyste à Paris (ECF) rendent compte ici de ce qui les a frappé.

L'hérétique et l'orthodoxe

par Domenico Cosenza

Samedi 8 juillet a eu lieu à Turin, sous l'impulsion de Jacques-Alain Miller et grâce à la coordination de Rosa Elena Manzetti, dans le souffle de la movida *Zadig*, le deuxième Séminaire de politique lacanienne. Dans une chaleur estivale, la participation italienne et internationale aux travaux de cette étape turinoise de l'enseignement de J.-A. Miller, repris à Paris le 24 juin 2017, a été forte.

J.-A. Miller a souhaité poursuivre son propos commencé lors de son intervention au XVe congrès de la SLP à Turin le 28 mai dernier – il revenait alors en Italie après une absence d'une dizaine d'années. En mai, il avait formulé un éloge des hérétiques, rapprochant la position de l'hérétique de celle de l'analyste. Cette fois, il prit la question à l'envers, montrant les mérites de l'orthodoxie. À cette fin, son argumentation s'est appuyée sur l'œuvre de Gilbert Keith Chesterton (1874-1936) contre l'hérésie (1). Dans son questionnement de l'individualisme moderne et de la primauté de l'efficacité comme du rapport coûts/avantages sur les causes finales, l'auteur anglais souligne le passage de la prééminence de l'héritage et de la tradition à la primauté contemporaine du choix subjectif. Ce que J.-A. Miller souligne, cependant, est la mise en tension permanente entre la logique disruptive inhérente au choix et celle qui préside à la reconstitution de la conformité, car il n'y a pas l'une sans l'autre.

Nous pouvons l'apprendre aussi de l'histoire de la psychanalyse dans la persistance des tensions entre hérésie et orthodoxie. C'est encore ce que nous pouvons extraire de *Sein und Zeit* de Heidegger, dans le passage du *on* impersonnel à la décision anticipatrice du *Dasein*, qui conduit de la conformité à la singularité authentique. L'hérésie comme choix radical se présente seulement après la mise en place de l'orthodoxie comme sa condition de possibilité. La richesse de l'argumentation de J.-A. Miller ne peut être montrée ici que par fragments, tous témoins de la vitalité d'une pensée en mouvement. De cette perspective résulte la traversée éclairante de la question hérésie/orthodoxie au niveau de la temporalité : à l'instant de voir de la première correspond le temps pour comprendre de la seconde.

À l'enseignement de J.-A. Miller, ont fait suite trois autres séquences très intéressantes. La deuxième séquence a interrogé quatre piliers de la littérature italienne du point de vue de la politique lacanienne. Antonio Di Ciaccia à propos de Dante, Marco Focchi, de Pétrarque, Paola Francesconi, de Leopardi et Domenico Cosenza, de Gramsci ont montré comment opérer des ponctuations utiles autour du nouage entre poésie, littérature et politique. Dans la

troisième séquence, quatre impasses-clés de la civilisation contemporaine ont été prises comme thèmes : l'argent par Miquel Bassols, l'autorité par Guy Briole, le sexe par Raquel Cors et la folie par Francesca Biagi Chai. Enfin, des collègues de Turin se sont mis à la tâche d'articuler un discours sur Freud et la politique. Coordonnés par Rosa Elena Manzetti, Maria Laura Tkach, Paola Bolgiani, Maria Bolgiani et Sergio Caretto ont fait émerger du texte de Freud les points de connexion les plus saillants sur le rapport entre psychanalyse et politique.

Le choix et sa logique dans la civilisation

par Francesca Biagi-Chai

Le temps fort, fondamental de ce samedi 8 juillet fut le cours de Jacques-Alain Miller, « l'éloge de l'orthodoxie », mis en continuité avec le précédent, « l'éloge de l'hérésie », dans le souci, m'a-t-il semblé, de ne pas en faire un signifiant-maître, un syntagme figé, le poumon de Toinette du moment.

Il a cependant poursuivi et magistralement développé la question du choix, choix forcé, choix authentique de conversion, à travers les religions. La modernité, dans son caractère de recherche exclusive d'efficacité notamment par les appareils sophistiqués à choix multiples, pose la question du choix. On la rencontre aussi dans la psychanalyse « comme une mise en tension permanente entre la logique disruptive du choix et la reconstitution de la conformité », là où le choix a à se faire entre le S_1 et l'objet *a*. Le choix lacanien se faisant du coté de *a*, il reste à l'École Une et au Champ freudien à ne pas tomber dans le « on » heideggérien.

Ce fut une journée de travail intense et plaisante à la fois, qui a duré huit heures. Trois séries d'exposés ont suivis l'intervention de J.-A. Miller. Une première était consacrée aux affinités des poètes et écrivains italiens avec la politique, à la lumière d'une « ponctuation lacanienne ». La rencontre de Dante et de Pétrarque a eu lieu grâce à Antonio Di Ciaccia et Marco Focchi. Pétrarque, du fait de son père, connut l'exil dès son plus jeune âge ; Dante, né à Florence, ne le connut que bien plus tard, adulte. On a pu se demander si Beatrice était, pour Dante, l'incarnation même de la théologie, et son véritable amour, la ville de Florence. Pour Pétrarque, les *Sonnets* en témoignent, sa muse, son amour, était Laure et c'est grâce aux poèmes qu'il lui dédie, au *Canzoniere* écrit en italien, qu'il passe à la postérité. L'amour de son pays était d'un autre ordre, il le liait à l'antiquité et le latin en était alors la langue. Dante, quant à lui, écrivit volontairement en « langue vulgaire » son ouvrage magistral, *La Divine Comédie*. Ces regards croisés rendirent sensible que le rapport de l'auteur à son œuvre est lié à son insertion politique.

Paola Francesconi mit de son côté en évidence le choix forcé de Giacomo Leopardi vers une nécessaire émancipation de ses parents, en particulier d'un père qui voulait être pour lui « l'Autre de l'Autre ». Leopardi a fait de cette tristesse qui lui obturait l'horizon la construction d'un infini métonymique, créant des limites qu'il lui fallait toujours dépasser, dans sa langue, celle de la poésie. Antonio Gramsci, présenté par Domenico Cosenza, nous a ramené à une écriture en tension entre « intellectuel hérétique et intellectuel organique ». Mais par ailleurs, dans sa conduite, Gramsci, emprisonné pendant plus de dix ans, a accepté d'être, le « déchet du pouvoir fasciste» et cette dimension est à prendre en considération comme telle.

La deuxième série d'exposés traitait des impasses de notre « civilisation au sens où Lacan, les identifiant chez Freud, formule dans un moment de particulier pessimisme : « C'est quand la psychanalyse aura rendu ses armes devant les impasses croissantes de notre civilisation (malaise que Freud en pressentait), que seront reprises par qui ? les indications de mes *Écrits* » (2). Le sens même de cette journée, impulsée par Jacques-Alain Miller, traitant des questions sur le choix qui s'oppose à l'orthodoxie, qui interroge les discours sans s'aveugler sur les modes, va contre l'horizon que dessine ici Lacan. Miquel Bassols mit en relief certes la valeur de l'Argent dans son rapport à la dette, surtout dans la névrose obsessionnelle, mais aussi la valeur qu'il prend en soi, une valeur d'objet pulsionnel, valeur de jouissance dans son versant moderne, posant la question avec Lacan de la possibilité, ou non, pour le sujet trop *riche*, de faire une analyse. Guy Briole, traitant de l'Autorité nous montre aussi un binaire, persuasion-violence. Dans le monde moderne, la violence cherche à se loger dans des zones à côté de ce qui ne marche pas dans l'autorité naturelle ; ainsi les terroristes en trouvent le ressort dans cette marge de la religion qu'est le fanatisme, et cet écart a été interrogé. Raquel Cors, a développé l'impasse du Sexe, le non-rapport sexuel, et Francesca Biagi-Chai l'impasse de la Folie comme énigme du sens que l'on tente d'éliminer. Dans les deux cas commente Jacques-Alain Miller, le sujet du droit a supplanté celui de la clinique, celui de la jouissance et à notre époque il n'y a pas de limite à ce que le droit peut formuler : « À chacun son choix, on a le droit »

Lors de la troisième série, animée par Rosa Elena Manzetti, c'est encore de reste dont il s'est agi, à travers les « manifestations résiduelles » traitées par Maria Laura Tkach. Paola Bolgiani et Maria Bolgiani ont particulièrement centré leur propos sur les traces du malaise actuel dans la civilisation : pour Paola Bolgiani, la question du danger, en tant qu'il voisine souvent avec le pire, sauf à ce qu'il y ait le discours analytique pour y apporter un certain tempérament. Maria Bolgiani a mis l'accent sur les identifications, changeantes, à repérer sans cesse, dans l'accélération du temps qui pousse vers l'immédiateté des réponses. Enfin, Sergio Caretto a proposé une interprétation : l'Ecole a fait sa *passe* , elle est passée de l'Ecole Une à l'Ecole *parlêtre*. Un élément de botanique l'a inspiré, le *stolon* ; il s'agit de la ramification latérale d'une plante, un organe aérien de multiplication végétative, contrairement au rhizome souterrain. C'est peut-être cela qui a plu à Sergio Caretto et qui est moderne : la visibilité.

Devant l'ampleur des travaux, on saisit bien que le registre du compte rendu est impossible, il s'agit ici de donner envie de lire les textes, de s'intéresser à la modernité, par le biais de la movida Zadig, au discours analytique en tant non pas qu'il *fait* de la politique mais qu'il est tout entier politique

1 : Chesterton G. K., *Hérésies,* Éditions Climat, Paris, 2010.
2 : Lacan J., « La psychanalyse, raison d'un échec », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 349.

Séminaire de politique lacanienne 1 – Paris

Le premier Séminaire de politique lacanienne organisé et animé par Jacques-Alain Miller s'est tenu à Paris le 24 juin. En ouverture, le cours de J.-A. Miller nous invite à prendre la mesure de l'expression de Lacan quand il convie le psychanalyste à « rejoindre la subjectivité de son époque », et en déploie les conséquences actuelles.

Le cours a été filmé, il est diffusé sur **Lacan TV**

Certaines des contributions préparées pour ce séminaire ont donné lieu à une publication dans *Lacan Quotidien* :

- Séquence *Le Point de capiton* :
Anaëlle Lebovits-Quenehen, *LQ* n° 728 ; Catherine Lazarus-Matet, *LQ* n° 729.

- Séquence *L'Oracle de Lautréamont* :
Olivier Litvine, *LQ* n° 728 ; Nathalie Georges-Lambrichs, *LQ* n° 731 ;
Cinzia Crosali, *LQ* n° 733 ; Miquel Bassols, *LQ* n° 734.

- Séquence *L'Edit du Comité d'éthique*
François Ansermet, *LQ* n° 728 ; Éric Laurent, *LQ n° 730* ;
Philippe La Sagna, *LQ* n° 734

L'École de la Cause freudienne enseigne

par Christiane Alberti

Nous venons de vivre une période inédite dans le discours analytique.Lors du premier séminaire d'enseignement du samedi 24 juin, Jacques-Alain Miller en a posé le point de capiton : Année Zéro de ce Champ freudien qu'il avait créé trente-sept ans auparavant.Un choix initial avait au départ favorisé une configuration dans laquelle l'enseignement était distribué au Département de psychanalyse de Vincennes. Nous avons vécu trop longtemps sur l'erre de ce choix initial.

Le moment est venu que l'École s'affirme dans sa mission d'enseignement.

- tous les soirs, toutes les semaines, toute l'année.

- Un enseignement d'École, distinct de l'enseignement à l'Université et de la formule para-universitaire d'UFORCA.Ce sera d'abord un enseignement de praticiens, réfléchissant sur leur pratique, et éclairant aussi d'autres domaines à partir de là. Pour ce changement de cap, une méthode non pas progressive, mais celle d'un seul grand coup s'impose, de manière à susciter un public. La diffusion sera essentielle pour faire savoir, accentuer la visibilité, avec tous les moyens de communication papier, numérique, audiovisuelle, nécessaires.

Par ailleurs, un « Guide des enseignements lacaniens à Paris », regroupant tous les enseignements donnés à l'École, au Département de psychanalyse (Paris 8), à la Section clinique, etc., verra très bientôt le jour.

L'ECF enseigne. Le savoir psychanalytique à ciel ouvert ! Ce sera notre slogan.Voici la primeur du premier programme qui prendra son départ à l'automne 2017 (les titres ne sont pas tous définitifs).

Paris le 30 juin 2017,
Christiane Alberti, Présidente

LES ENSEIGNEMENTS *OUVERTS*

Tu peux savoir ce qu'en pense l'École de la Cause freudienne

1. Esthela Solano-Suarez, *Études de cas problématiques*
2. Jacques-Alain Miller et Laura Sokolowsky, *Études d'histoire de la psychanalyse*
3. Agnès Aflalo, *Phénomènes de civilisation*
4. Francesca Biagi-Chaï, *L'ordinaire de la psychose et son extraordinaire, et retour*
5. Yasmine Grasser, *Clinique du tout petit*
6. Marie-Hélène Brousse, *Au chevet de l'Amérique*
7. *Soirée des AE*
8. Jean-Pierre Deffieux, *Mensonges de la culture*
9. François Leguil, *Freud 1926/ Lacan 1963*
10. Serge Cottet, *La Garantie*
11. Ariane Chottin, *Institutions hors-norme*
12. Jean-Claude Maleval, *Structure autistique et sujet du signe*
13. Gérard Wajcman, *Atelier*
14. Dalila Arpin, *Anatomie de la passion*
15. Yves-Claude Stavy, avec Ligia Gorini et Corinne Rezki, *Clinique de l'adolescence*
16. François Ansermet, Nouria Gründler, Dominique Laurent, Éric Laurent, *Nouveaux aménagements de la différence des sexes et des générations.*
17. Dominique Holvoet, *Clinique en institution*
18. Guy Trobas, *Le psychanalyste et l'angoisse*
19. Gil Caroz, *Clinique de la névrose obsessionnelle*
20. Soirée *événements*

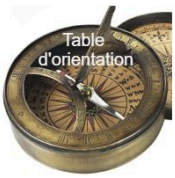
la movida *Zadig*

ZERO ABJECTION DEMOCRATIC INTERNATIONAL GROUP

1, avenue de l'Observatoire 75006 Paris France

Nouveau site : LACANIAN.NET – Zadig Mondial

ZADIG MONDIAL TABLE D'ORIENTATION DÉCISIONS DE FONDATION CRISE AU VENEZUELA LA PÉTITION PASOLINI INSCRIPTION



---

sous la direction de Jacques-Alain Miller

Disponible en librairie,
dans les Sections et antennes cliniques (UFORCA),
dans les ACF
et sur ecf-echoppe.com

NAVARIN ÉDITEUR – PARIS 6E

La psychanalyse ne s'est jamais contentée d'être "clinique" ; elle a toujours eu partie liée avec une "politique de civilisation"[1].

Freud en son temps, c'est bien connu, diagnostiquait un *malaise dans la civilisation*. Il avait démontré que le rapport de la masse au leader était tissé d'une multitude de rapports biunivoques dans lesquels se retrouve le même objet sur quoi tous convergent.

Lacan avait forgé pour déchiffrer mai 68 une ronde de quatre discours où la psychanalyse s'inscrit comme l'envers du discours du maître, et non pas sa servante comme le voudrait Massimo Recalcati.

À nous de faire le pas suivant, et de prendre notre place dans le débat citoyen mondial : nous avons beaucoup à dire, et sur les discours politiques, et sur les personnes politiques.

Jacques-Alain Miller, 19 mai 2017.

1. Terme d'Edgard Morin

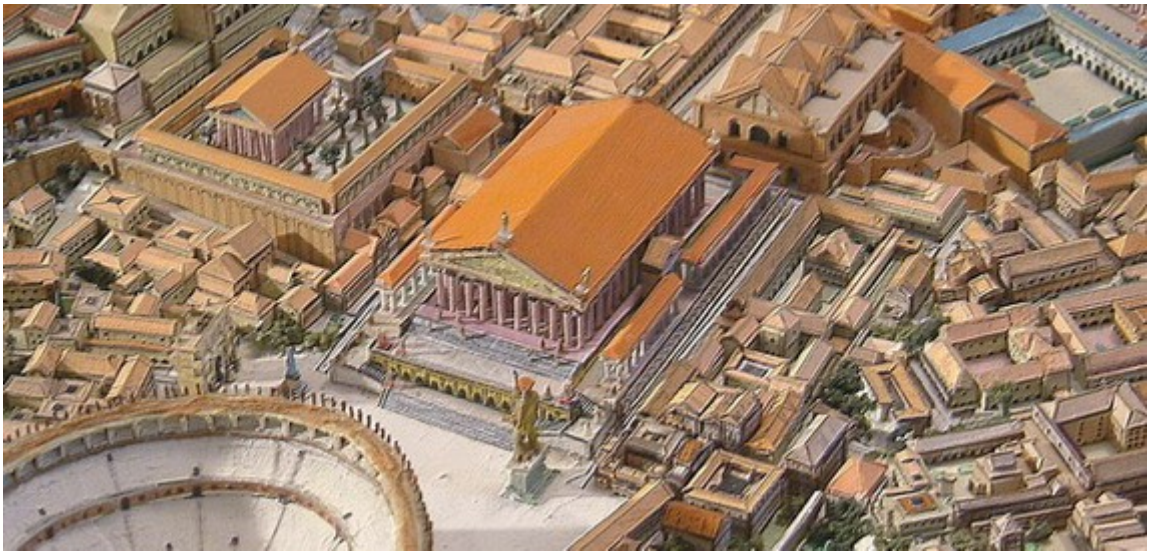
POPULISMES

L'origine du populisme français

par Philippe De Georges

Jacques-Alain Miller rappelait récemment une question récurrente dans toutes nos républiques dont l'origine est à chercher à Rome : quelle représentation de la plèbe dans les affaires de la Cité ? Le contexte antique montre qu'il existe deux tentations pour ceux qui ont voulu porter la voix des parias : le rejet du Sénat comme lieu du pouvoir aristocratique et le goût des tribuns plébéiens pour l'exercice tyrannique du pouvoir. Sans doute avons-nous ici la matrice du populisme. En tout cas, nulle aspiration à la démocratie n'a résulté de ce courant politique.

On peut lire dans ce passé la source de ce qui marque de façon indélébile ce qu'on appelle aujourd'hui le ou les populismes : l'antiparlementarisme, le rejet des élites et de toute forme de patriciat, la personnalisation de la fonction du chef. L'autorité de ce dernier a toujours reposé sur son savoir-faire rhétorique, sur son habileté au maniement du verbe et à la mobilisation des affects, sur l'adhésion à sa personnalité charismatique.



L'échec des révolutionnaires

L'histoire moderne permet de s'interroger sur un point : à l'époque où ce qu'on appelait après Marx le prolétariat se trouvait investi d'une puissance messianique, les partis dits « ouvriers » ont-ils échappé aux caractéristiques des mouvements plébéiens ? Ni le culte de la personnalité – dont Maurice Thorez a pu être l'objet en France, à la façon de Lénine et Staline – ni la nature du pouvoir dans les pays du socialisme réel ne permettent de le soutenir. La démocratie directe qui fut celle des soviets n'a été qu'un feu de paille aussitôt étouffé par la dictature du parti d'avant-garde, supposé représenter le peuple. Tout au plus s'est-il agi d'un slogan mobilisateur : « Tout le pouvoir aux soviets ! » tandis que la démocratie n'a jamais eu la moindre forme concrète d'expression.

Mais le populisme moderne, qu'on y inclut ou non les partis communistes, n'est pas réductible à son ancêtre romain. Étudions aussi ses origines modernes. Le rôle des sans-culottes, d'Hébert, du *Père Duchesne* et des figures du gauchisme à l'époque révolutionnaire est sans doute surtout anecdotique et mythique, par l'exaltation du rôle direct de la rue et de la foule en arme, références de tout ce qui se dira révolutionnaire. Je choisis de m'en tenir au populisme tel qu'il nous apparaît aux premiers jours de la IIIe République. On peut prendre facilement référence dans les livres de Zeev Sternhell, récemment commentés dans *Lacan Quotidien* par Philippe Bénichou (1), et particulièrement celui qui s'intitule « Maurice Barrès et le nationalisme français » (2).

L'écueil des modérés

Le populisme sera l'écueil auquel se heurte la République des modérés, sur cette longue période fondatrice de la vie politique actuelle qui s'étend de 1880 à 1914. Ceux qui occupent alors le pouvoir et mettent en place une constitution nouvelle, la IIIe, ont le sentiment d'accomplir l'œuvre de la révolution. Ils aspirent à une France pacifiée qui se caractérise par l'extension de la démocratie et des droits individuels et collectifs : établissement du suffrage universel et mise en place d'un régime parlementaire, instruction publique, liberté d'opinion, de la presse et de réunion, caractère tempéré des conflits. En fait, ces dirigeants constituent une subtile alliance qu'on peut dire centriste, regroupant les républicains modérés et les orléanistes, revenus de tout espoir de restauration monarchique.

Cette alliance centriste forgée au gré des contingences – on appellera justement les hommes du pouvoir les *opportunistes* – se caractérise indéniablement par un certain succès politique. Nous laissons ici de côté la question des colonies où la IIIe république emboite le pas des monarchies. Fondamentalement, le positionnement du gouvernement et la constitution d'une République parlementaire favorisent l'opposition de deux ailes opposées.

Les grands déçus de ce régime bourgeois sont, d'une part, les nostalgiques de l'ordre ancien, qui voient l'oligarchie de l'argent remplacer la noblesse sur fond d'abaissement des valeurs et de médiocrité égalitariste, d'autre part, les républicains de gauche ainsi que ceux qui sont le plus près du peuple. Ces derniers, anciens de la révolution, de 1848 ou de la Commune, sont profondément frustrés de leur attente, celle d'une République sociale. Le camp réactionnaire est en déclin et perd pour longtemps toute chance de se manifester. Il ne reviendra sur le devant de la scène que lorsque le nationalisme rencontrera la figure de Maurras. La droite dure de l'entre-deux guerres réunira les passions recuites de la réaction antirépublicaine, ennemie des Lumières, et les partisans de la nation et d'un pouvoir autoritaire. Mais en 1880, les cartes sont autrement distribuées.

La popularité d'un populiste : le général Boulanger

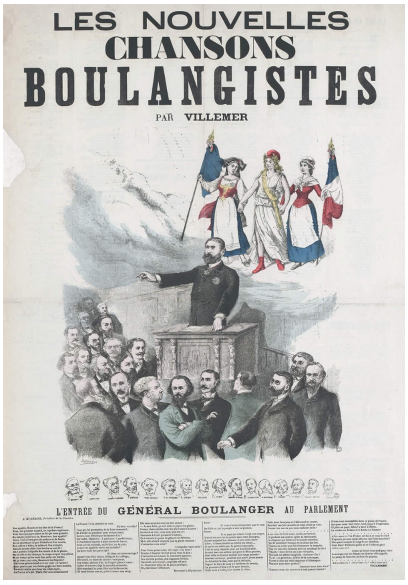
C'est dans les rangs de la gauche radicale que vont se lever quelques figures aussi brillantes que discutables, de Barrès à Déroulède, en passant par Blanqui, Rochefort et les vieux communards. Ce sont eux qui affronteront la République centriste et libérale des Waldeck-Rousseau, Ferry et Gambetta, apôtres de la modération et de la modernité. Ainsi naît en cette fin du XIXe le populisme français qui aura un nom : celui du général Boulanger. Ce républicain convaincu, ministre des Armées, tranche avec les hommes politiques du moment. Il s'illustre par exemple en affirmant la neutralité nécessaire des troupes dans les conflits sociaux. Pour lui, de toute évidence, il ne saurait être question que les soldats répriment les travailleurs en lutte ni qu'ils maintiennent l'ordre au profit des patrons.

Ces positions sans équivoque lui valent l'estime du peuple et la méfiance des nantis. Cette popularité, vite acquise, lui donne l'aura des grandes figures de la Révolution, de l'Armée et de tous ces chefs que les Français ont aimés un siècle durant, depuis 1789. L'imagination flambe pour celui qui passe soudain pour l'homme providentiel ; son nom va servir de catalyseur aux projets d'intellectuels et d'hommes politiques décidés à en découdre avec le pouvoir en place.

Le boulangisme naissant est clairement plébéien. Le petit peuple des villes, déçu dans ses espoirs révolutionnaires, en forme les bataillons. Le mot d'ordre du moment est le *dégagisme*. La presse boulangiste répète à l'envie son slogan : « Dissolution, révision, constituante. » En effet, les figures pensantes du mouvement comme ceux qui se rallient en masse au Général dénoncent en chœur l'appropriation du pouvoir par une nouvelle aristocratie, « aristocratie de hasard », sinon une oligarchie née de l'argent. L'unité du tiers-état est rompue : les riches et les nantis, les possédants et les affairistes s'installent au Palais Bourbon et s'enrichissent, tandis que le peuple des campagnes et des villes se prolétarise et subit les effets de l'industrialisation capitaliste.

Le mode de démocratie parlementaire sera donc la cible du mouvement populiste. Ce système est dénoncé comme importé d'Angleterre, hérité de l'orléanisme et similaire à un régime de monarchie constitutionnelle. Il ne respecte pas vraiment le suffrage universel, puisque la *représentation* domine : les représentants du peuple ne le représentent pas. Ils constituent une classe politique fonctionnant par cooptation interne pour l'attribution de tous les postes. L'exécutif n'est pas séparé du législatif, puisqu'il en émane directement. La démocratie est confisquée par le capital.

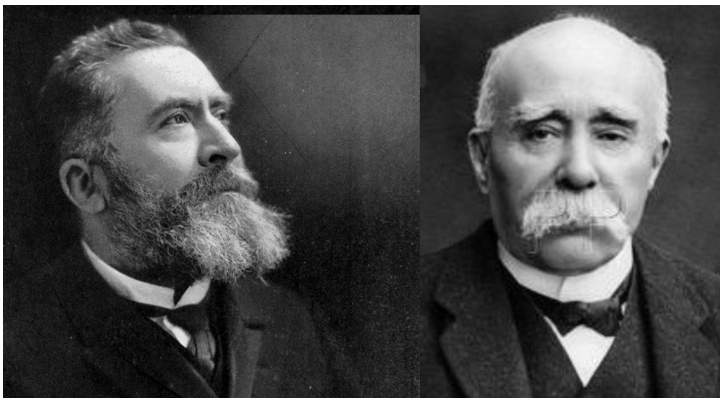
L'échec du boulangisme tient à de multiples raisons. La première est le facteur personnel : dans l'après-coup, beaucoup se sont étonnés qu'un mouvement social ait pu avoir une telle ampleur, autour d'un chef aussi médiocre. En un sens, la mort du Général, qui se suicide à Ixelles sur la tombe de sa jeune maîtresse, signe le décalage entre la personnalité de celui-ci et l'idée que s'en sont fait ses partisans. Mais ce devant quoi Boulanger reculait, c'est aussi bien l'incitation au coup d'État (proposition que lui fait Déroulède et qu'il décline) que la conversion à l'antisémitisme de Barrès qui lui paraît fondamentalement étranger à l'esprit de 1789. Au fond, le grand reproche qui lui est fait, c'est d'être resté malgré tout républicain, tenant des propos qui vont à l'encontre des visées insurrectionnelles de ses partisans : « Les procédés violents mis au service d'une idée les discréditent toujours ».



La montée de l'antisémitisme au cœur du populisme et ses conséquences

Boulanger en fuite puis Boulanger mort, le populisme français changera de cap. Zeev Sternhell montre rigoureusement comment *l'Affaire* va être l'occasion d'un changement décisif. Barrès y trouve la confirmation de la thèse qu'il a lentement et progressivement mûri : l'héritage de la Révolution doit conduire au nationalisme. Ce changement, déjà amorcé par lui depuis 1888, trouve avec le procès Dreyfus les conditions de sa révélation. D'un côté, la France, son peuple et sa nation, une unité *organique*, et, de l'autre, l'étranger quel qu'il soit et plus particulièrement le juif. L'italien Zola ne saurait comprendre l'attachement charnel du Français à son Armée et à son drapeau, intouchables, au-delà de la culpabilité du capitaine Dreyfus ; le juif serait par nature réfractaire à l'enracinement de l'être par la terre et les morts : les juifs Lazare et Dreyfus apportent l'élément de haine antisémite qui manquait au courant national.

Ainsi, Barrès passe progressivement d'un populisme qui se voulait prolonger la Révolution de 1789 et de 1793, de Mirabeau comme de Robespierre, à un nationalisme clairement xénophobe et antisémite. Cet élément passionnel va se révéler être l'ingrédient nécessaire à la mobilisation des foules fanatisées. Barrès se souvient de son humiliation de petit lorrain face aux troupes teutonnes. Il en vient à détester dans le même élan Kant, Hegel, Goethe, Wagner et Nietzsche dont il était l'admirateur. Les yeux fixés sur la ligne bleue des Vosges, il appelle à l'union sacrée contre l'Allemagne et pour la récupération des provinces perdues en 1870.



Entre temps, une autre évolution se dessine : Marx et Engels inspirent d'autres amours. Les partis ouvriers sont nés, qui n'adhèrent ni à l'antisémitisme ni à la fureur revancharde. On oubliera parmi les fondateurs du socialisme français ceux qui comme Proudhon, Rochefort et Blanqui ont pu être séduits par les discours antijuifs. Le juif incarne pour eux, d'une façon qui frappe l'imagination des foules, ceux qui s'enrichissent au détriment des travailleurs. Clémenceau et Jaurès donnent au socialisme naissant une nouvelle inspiration. Après l'Affaire, le populisme au XXe siècle se divisera en deux branches clairement distinctes : le courant socialiste marxiste, d'un côté, le futur courant fasciste, de l'autre.

Reste, dans nos mémoires et dans l'histoire, ce passé commun, cette période boulangiste où le populisme français est Un. Restent aussi les traces que cette origine commune imprime aux mouvements qui domineront le XXe siècle sous la forme des deux totalitarismes : culte du chef (le tribun populaire), haine des élites et des intellectuels, fascination pour la geste révolutionnaire plutôt que pour le débat et la négociation démocratique. L'insurrection, pas la compromission.

Du boulangisme à la lepénisation

Faut-il le rappeler encore ? L'analogie entre deux époques est un mets à savourer avec modération. Mais on ne peut s'empêcher de faire quelques rapprochements entre les premiers temps de la IIIe République, soit la naissance du populisme contre l'alliance des centres et notre époque. Retenons que la frustration sociale est l'aliment d'un radicalisme dont l'histoire a démontré à la fois les impasses et les dangers mortels.

Dans un autre ouvrage, *La droite révolutionnaire* (3), Z. Sternhell montre clairement comment le fascisme français se trouve limité dans son accession au pouvoir par la force de la République. Vichy n'est possible qu'à cause de la débâcle de 1940. Mais il souligne que l'établissement d'un régime de type fasciste en France, dans les six mois qui suivent l'armistice, n'est possible que parce que le terrain a été préparé en profondeur. De larges couches de l'opinion, intellectuelle notamment, sont imprégnées par les thèmes barrésiens et par les théories de Maurras : haine de la démocratie parlementaire bourgeoise, esprit anticapitaliste, rejet des Lumières, de l'individualisme et de la République. Quand aux masses prolétariennes, elles sont sensibles à la haine raciste et ne vont pas spontanément du côté de Dreyfus. La rue était contre Zola et les émeutes en métropole ont la même couleur de haine que les pogromes qui ensanglantent l'Algérie.

Il convient de retenir le rôle décisif d'un discours propice au développement des passions tristes : le décadentisme. *Tout fout le camp !* Les clercs, comme le dit Benda, ont été pour beaucoup sensibles au mépris à l'égard des bourgeois apatrides. Depuis le banquier Frédéric de Nucingen, chez Balzac, avec son inimitable accent germanique, en passant par les œuvres de Barbey d'Aurevilly, Bloy et Huysmans, une veine culturelle profonde a contribué à assimiler capital, juif et démocratie corrompue. De Jouvenel, Dunoyer de Ségonzac et Drieu La Rochelle passeront sans difficulté de la droite chrétienne ou du socialisme national au national-socialisme ou au moins à la Révolution nationale (RN). Barrès jeune, comme le montre Z. Sternhell, était partagé entre son attachement à la Révolution et son obsession de la décadence, de la perte du sens et des valeurs de l'esprit.

Z. Sternhell note un point absolument nécessaire à la victoire d'un parti fasciste : une profonde crise nationale associant chômage de masse et défaite. « Aussi longtemps que le pays n'est atteint par aucune crise majeure, que sa croissance économique, aussi faible soit-elle, suffit pour assurer l'emploi aux ouvriers et un pouvoir d'achat raisonnable à la petite bourgeoisie, les forces contestataires végètent ».

Plusieurs conditions expliquent le risque que court notre démocratie :

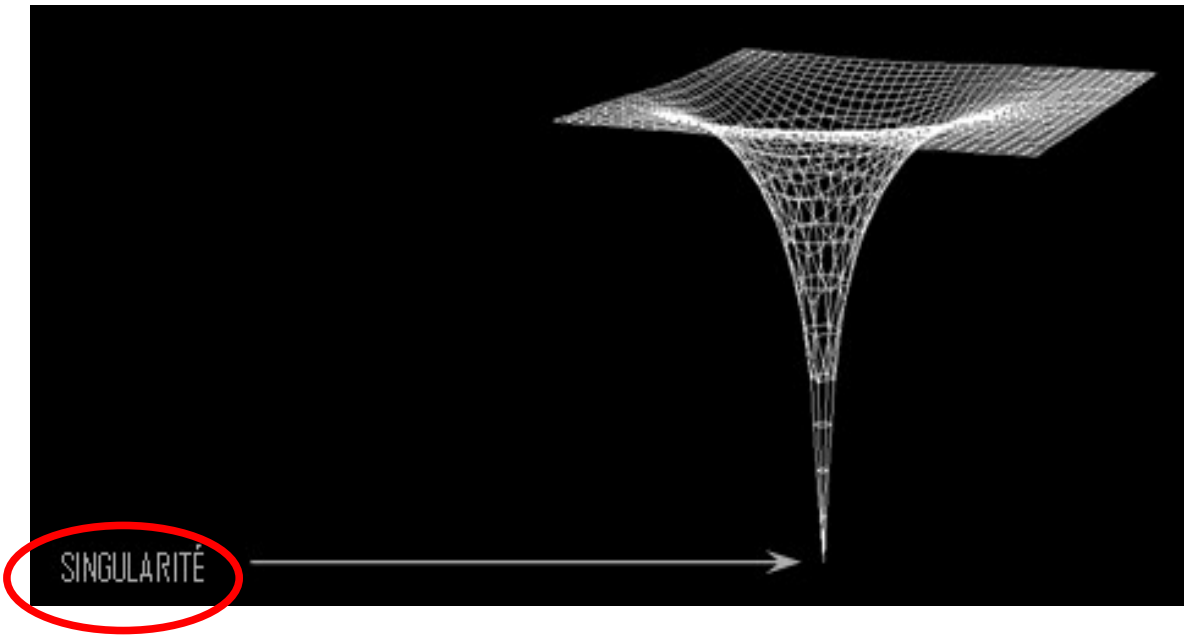
1. La *lepénisation* des esprits, dont Marine Le Pen se félicite et dont elle pense qu'elle a gagné Mélenchon lui-même. Cette fascisation rampante repose sur un discours du déclin qui est en tout point comparable à celui de 1880. Elle passe par le discours de publicistes et de pamphlétaires, qui n'ont pas le talent de Bernanos (hélas !) mais qui ont la même fonction : *nourrir les passions tristes*. Pour ma part, je lis Zemmour, Onfray et Finkelkraut comme les agents actuels de ce travail de sape.

2. La haine xénophobe et raciste, entretenue quotidiennement par l'afflux de migrants, la crise des réfugiés, l'instabilité politique du Machrek, du Maghreb et de la zone sahélienne. Même la résurgence des maladies infantiles et de la tuberculose servent à alimenter un rejet qui se trempe dans un vieux discours *antimétèque* : « On est chez nous ! »

3. Depuis la désindustrialisation voulue dans les années soixante-dix, les ouvriers subissent de plein fouet les effets de la globalisation, tandis que la petite bourgeoisie a le sentiment de sa paupérisation et de la fin de toute possibilité d'amélioration sociale.

Rassurons-nous : comparaison n'est pas raison…

1 : Bénichou Ph., « Le courant contre-révolutionnaire court toujours », *Lacan Quotidien*, n°675, 28 avril 2017.
2 : Sternhell Zeev, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Fayard 2000.
3 : Sternhell Zeev, *La droite révolutionnaire, les origines françaises du fascisme*, Gallimard 1997, Fayard 2000.



Être dans le champ politique comme analyste

par Reginald Blanchet

C'est très directement sur le plan politique (1), et de façon déclarée, que la psychanalyse lacanienne a été amenée à prendre position lorsque, récemment, en France, la démocratie s'est trouvée gravement menacée par l'élection éventuelle à la présidence de la République de la candidate du Front national. Cela n'est pas fortuit. Il y a en effet incompatibilité antagonique entre le discours psychanalytique et les politiques attentatoires aux libertés publiques. C'est que l'existence de la psychanalyse est strictement conditionnée par l'existence de la démocratie. Il faut en effet poser que *le sujet de la psychanalyse, le sujet analysable, est le sujet de la démocratie.*

Populiste

Or, les observateurs en font le constat : le capitalisme dans sa phase néolibérale tend à l'autoritarisme. On parle plus largement de processus de « dé-démocratisation ». On peut considérer à ce titre que la restriction des libertés et des droits sociaux et politiques est solidaire de la colère qu'exprime une large part de la population. C'est ce qu'indique encore la dénonciation virulente du « système » par la mouvance de l'opinion qualifiée pour cette raison de *populiste*.

L'épithète, on l'a noté, est, à elle seule, indicative de sa valeur de symptôme. Elle est stigmatisante. Nul, pour déclarer sa profession de foi politique, ne dira : « je suis populiste ». En effet le terme condense en lui la quintessence du défaut. Défaut conceptuel en premier lieu : il est malaisé d'en donner une définition univoque, valable toujours et partout. On parlera de préférence d'un style politique. Il n'est pas neutre. Il s'emploie à faire appel directement au « peuple » pour l'inciter à confier à ses « représentants authentiques » le pouvoir politique que les élites ont confisqué à leur profit.

Ce discours qui se tient au nom du « peuple » dénonce le caractère antipopulaire des institutions démocratiques. Elles sont dites non-représentatives du « vrai peuple ». Tel est le signifiant-maître du discours populiste. Il fait fonction de signifiant vide, de « signifiant à tout faire » susceptible de s'incarner diversement. C'est la trace laissée du fantasme et son index : le peuple est Un, et il est substance. La substance, ici, réside dans la *particularité*. Le peuple est alors identifié à des traits tenus pour être intrinsèques à son identité : la nation, la tradition, la culture, l'appartenance sociale, la race, l'ethnie, etc.

Populaire

Mais la constante demeure : la notion populiste du peuple est immanquablement polarisée sur le « populaire », soit sur le fait de quelque dépossession essentielle qui l'installe dans l'élément du péjoratif, voire de la franche dépréciation. Cette dépossession n'est pas seulement économique. Elle ne l'est, d'ailleurs, ni toujours ni d'abord. Elle porte de façon élective sur le savoir. Le peuple ne sait pas. Ou s'il sait, c'est seulement *d'instinct*. Son savoir est alors de sens commun : c'est un savoir naturel. Il fait la commune mesure de tous, et constitue le lien qui unit les individus en un tout.

Le discours populiste qui s'étaye sur le savoir « populaire » pris en ce sens, pour le magnifier et l'instrumenter, bref pour en jouir, ne connaît pas de frontière. Il infiltre tous les domaines de la vie et imbibe le tissu social. Ainsi, la tendance au populisme serait comme de structure. Elle serait imputable à la débilité de l'être parlant, soit à la passion de l'ignorance au principe du lien social.

Les politiques des psychanalystes

La psychanalyse n'en est pas exempte. On a vu encore récemment le populisme y faire florès. Dans le tapage fait autour du mariage homosexuel, le savoir psychanalytique s'est trouvé ravalé au rang de philosophie spontanée populaire partagée par les plus éduqués comme par les plus frustes. L'hétérosexualité était donnée comme la norme naturelle des rapports de sexe et de genre. Le bon sens populaire l'attestait, la tradition religieuse monothéiste le prescrivait, et le savoir psychanalytique l'entérinait. Ces énoncés étaient la matrice d'une idéologie de type populiste. Elle servit comme de juste de légitimation au conservatisme sociétal lancé à la conquête de l'hégémonie populaire.

Dans son engagement contre le populisme en psychanalyse, contre l'instrumentalisation de cette dernière par le conservatisme anti-démocratique qui fait fi du droit de tout un chacun de mener la vie qu'il entend, et de l'égalité des droits civils qui en découle pour tous, la politique lacanienne conduite par J.-A. Miller a marqué là une avancée supplémentaire.

Elle franchit aujourd'hui un pas de plus, décisif, en s'affirmant de plain-pied avec la politique tout court. Il ne s'agit plus à présent du psychanalyste témoin et interprète de son temps ni de l'analyste expert et conseiller du Prince sur les sujets de sa compétence. Il ne s'agit pas non plus de l'animateur de groupes de pression pour défendre les intérêts de la psychanalyse. Il s'agit du psychanalyste appelé à s'engager en politique en sa qualité propre de psychanalyste. Il a un nom : c'est l'analyste activiste. Son ressort est éthique et libidinal : c'est le *désir de l'analyste en politique*, soit l'éthique du discours de l'analyste appliquée à la politique.

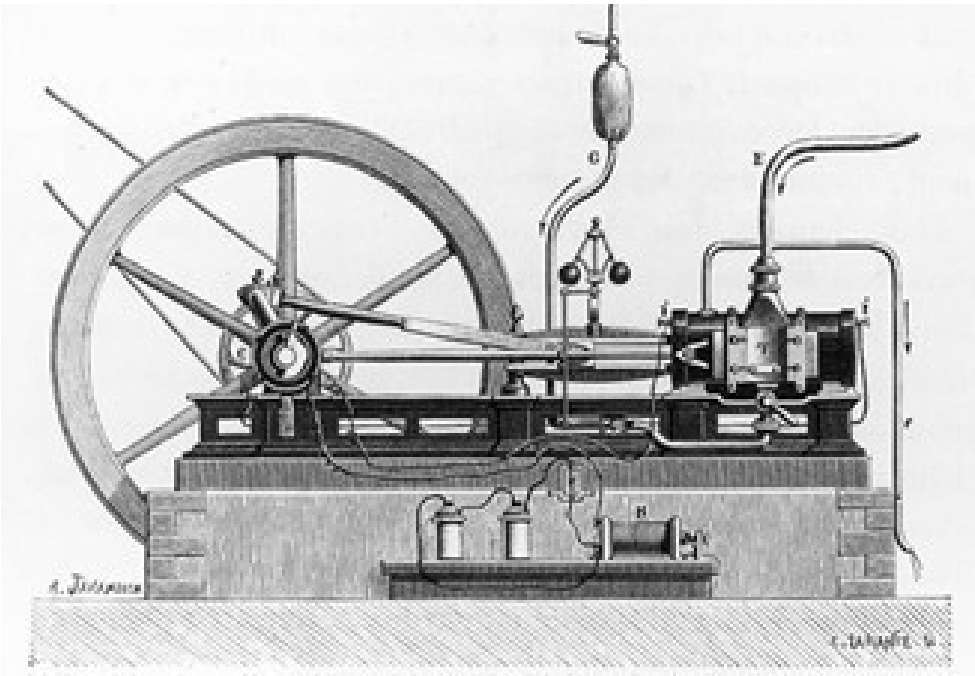
Une politique du pas-tout

La politique de l'analyste se déterminera dès lors comme politique du *pas-tout*. Elle opte de ce fait pour l'institution démocratique. Celle-ci est à entendre comme le lieu proprement dit du politique, soit de la *division*. La division structure en effet le corps social dans la mesure où ce dernier repose sur l'exercice des libertés de tous et de chacun. Le *sujet politique* ainsi appelé à vivre dans la personne des psychanalystes lacaniens en aura le souci circonstancié. Il élira ses causes, celles dont il prendra la défense et celles qu'il combattra. Elles seront, pour suivre J.-A. Miller, *hérétiques*, ne formant aucun ensemble autre qu'ouvert et logiquement inconsistant. Car l'hérésie n'élit pas domicile dans la vérité, non plus que dans son contraire. Plutôt lui sied-il de bivouaquer de place en place dans la *varité* (2), la vérité variable, celle que l'analysant découvre dans l'expérience analytique être au cœur de son symptôme, soit ce qu'il a de plus cher. Elle fait réseau, non pas système, symptôme plutôt que progrès vers la fin d'une émancipation sur laquelle le désir parie.

Il y va en somme d'une autre manière, que nous dirons « lacanienne », de faire de la politique. Comme la démocratie, elle aura à se réinventer continûment pour exister. Elle se veut antinomique de la position populiste, en politique comme en psychanalyse.

Ce texte a été prononcé dimanche 2 juillet lors du Forum organisé dans le cadre du 4e Congrès Européen de Psychanalyse PIPOL 8. Ce Forum avait pour titre : La montée du populisme en Europe : quelle réponse des politiques, des intellectuels et des psychanalystes ?

1 : La formule de notre titre est de J. A. Miller, « Zadig en Italie », *Lacan Quotidien*, N° 706, 25 mai 2017.
2 : Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », in *Ornicar ?*, 17/18, Paris, Lyse, 1979, p. 14.



Crisis in Venezuela

Venezuela: prisión de urgencias

Ramón J. Ochoa Brando (Caracas)

La lógica del tiempo en Venezuela es predominantemente de instantes de ver. Basta con desviar la atención por un segundo, para encontrarse sorpresivamente con nuevos acontecimientos dentro de un mismo escenario, uno que parece eterno y del que se desea su conclusión inmediata, pero es en ese empuje apresurado que se da inicio a otro ciclo, a otro instante.

Es una lógica difícil de seguir por su ritmo acelerado, y es que cada hora (en tiempo cronológico) es interrumpida por un giro inesperado, mismos personajes, misma trama desconocida, pero que logra mantener al público alerta y en estado de vilo. Parece ser una lógica que siempre encuentra, sin buscar, la satisfacción al *baipasear* el tiempo de comprender, saltando insistentemente a conclusiones apresuradas y que no permiten dar al menos un poco de sentido a lo que cada ser hablante experimenta segundo a segundo, es así como se precipita en la conclusión de salidas sin ni siquiera ver si hay algún disco en la espalda del que está al lado.

Cualquier intento en desviar la atención de ese real se convierte en una tarea titánica, lo que solían ser rutinas de habitantes de una ciudad quedaron distanciadas en el tiempo, para ser soportadas por otra dinámica marcada por la urgencia que no da cabida a las manifestaciones del deseo.

La BBC transmite un programa que se originó en 1963 bajo el nombre de *Dr. Who*, es uno de los programas más longevos en la historia de la televisión, donde se cuentan las aventuras de un alienígena (El Dr.) quien posee una máquina que le permite viajar por el espacio-tiempo, junto a un acompañante generalmente humano, así son llevados libremente a visitar lugares y momentos según lo que desee su vehículo. Es una idea que desde la ciencia ficción resulta muy divertida de atender, pero hay un capítulo en particular donde el Dr. es atrapado en una prisión que está suspendida fuera del espacio/tiempo, ahí se ve obligado a repetir el día eternamente para poder escapar de un "ente" que se alimenta de su angustia y sus verdades, si éste llegase a tocarlo muere y el día se reinicia.

Es un capítulo llevado de la mano de buena manera por la multiplicidad de instantes de ver, incluso se presenta en imágenes fragmentadas de un día, desorganizadas y cada vez más fugaces hasta que el personaje principal logra salir, luego de estar más de miles de años atrapado.

Esta sensación temporal que resulta desconcertante es la que mantiene el suspenso y hace incomprensible dar cuenta de Venezuela en cualquier escenario posible. Y es que el tiempo transcurre en dos dimensiones: una donde el tiempo lógico siempre marca la respuesta del sujeto del inconsciente al real imposible de simbolizar (1), ese tiempo del

lenguaje que resultará eterno porque siempre puedes agregar un significante a otro, buscando infinidad de explicaciones y cargado de la multiplicidad de instantes de ver que llegan a coexistir en un gran ciclo, como hace el Dr. en su prisión o Twitter en sus "140 caracteres y sus extensiones".

La segunda dimensión es aquella donde se hace presente la experiencia de un cuerpo mortal en tanto cuerpo hablante, afectado por el goce, por la pulsión va a encontrar en el objeto mirada su satisfacción como intentos de recortar lo real imposible de soportar.

"La mirada como objeto pulsional introduce un cortocircuito en el tiempo lógico, un cortocircuito en el tiempo de comprender, que precipita al sujeto en el acto, en la prisa, en la urgencia" (2). Algo de ello ha marcado este camino de protesta sostenida, pero si bien presenciamos el cortocircuito en el tiempo lógico, en ocasiones se encuentran otras formas de hacer con la pulsión, nuevas y variadas invenciones incluso en espacios poco probables.

Recientemente leí, y seguro ya habrá otras noticias al escribir esta anécdota, que llevaron a prisión a un profesor universitario de filosofía por participar en las protestas, pero lo noticioso es que desde su ingreso comenzó a dar clases de Descartes a sus compañeros de celda.

Es así como nos encontramos en una prisión de urgencias, que poco a poco ha precipitado a cada ser hablante a posicionarse de diversas maneras para resistir a un real, hasta con la "docencia carcelaria". También es la resistencia a una lógica que por estructura insiste en su eternidad cual calabozo espacio/tiempo, pero que encuentra en el cuerpo hablante un límite por el "eco en el cuerpo del hecho de que hay un decir" (3), por la afección de los ciclos pulsionales que escapan de la lógica.

Las palabras resuenan en el cuerpo, las historias tienen su efecto y es en ellos que se puede leer lo que acontece en esta prisión de urgencias, pues si para el psicoanálisis el tiempo es un real (4), es menester del acto de un analista en la ciudad tratar de dar cuenta de esos efectos, y que cada quien encuentre un saber hacer con su goce mientras se tejen nuevos lazos en tiempos de crisis.

1: Bassols, M. (2016), "El cuerpo hablante y sus estados de urgencia", *Virtualia* #32. Disponible en línea:
http://www.revistavirtualia.com/articulos/39/virtualia-32/el-cuerpo-hablante-y-sus-estados-de-urgencia
2: *Ibid.*
3: *Lacan, J., El Seminario, libro 23: El Sinthome,* Paidós, p. 18.
4: Miller, J.-A. (1984), *Acto e inconsciente,* Manantial, Buenos Aires.

Lacan Cotidiano

El amo de mañana, comanda desde hoy — Jacques Lacan

nº 19

SUMARIO

Los tratamientos de lo femenino y las políticas públicas institucionales — *Jessica Jara*

El tiempo de tratar de comprender — *Ana Ricaurte*

Los tratamientos de lo femenino y las políticas públicas institucionales

Jessica Jara B. (Guayaquil)

Lo femenino del síntoma, una "improvisación" y la feminización del mundo

Para Lacan y los lacanianos el síntoma es aquello que "se pone en cruz" para no dejar avanzar al sujeto y es lo que no marcha en lo social. Podemos decir que ante la inexistencia de la relación sexual, hay síntoma. El síntoma es formación del inconsciente-transferencial en tanto le suponemos un querer decir, y los analistas nos ofrecemos como sus destinatarios, para responderle con la interpretación. Si bien el síntoma tiene una vertiente de sentido y se remite al Otro, su *cogollo* es un real que no se enlaza con nada y no dice nada a nadie: eso es el *sinthome* [ii]. De este modo que podemos enunciar lo siguiente:

1) El síntoma es en sí un tratamiento al goce.

2) El *sinthome* es "lo femenino" del *parlêtre,* sea este hombre o mujer.

Cuando un sujeto está en una relación de sufrimiento con su síntoma es que puede plantearse un tratamiento psicoanalítico al síntoma. Más, considerando que el estatuto de la subjetividad actual es la de "el hombre de la angustia" heideggeriano *(Angstmensh)* [iii], nuestra

apuesta va a seguir siendo el encuentro de los cuerpos, la disimetría propia del discurso psicoanalítico, el hacer surgir una demanda que no vamos a responder, la formalización del síntoma: formalización que no alimente el sentido (para eso está la religión) sino apunte al real del síntoma buscando producir la "diferencia absoluta" (Lacan, *Seminario 11*). Así el psicoanálisis trabaja en contra de la identificación. En el 2008 J-A. Miller, a propósito de los CPCT, subrayó que no se puede servir a dos amos, a dos discursos, indicando que el psicoanálisis aplicado debe aplicarse al psicoanálisis mismo, denostando el ponerse a tono con época y a su imperativo de los "efectos rápidos".

La modernísima protesta histérica ha sido acallada con regulaciones y evaluaciones, además de que hoy existen nuevas histerias que no se dirigen al Otro, que son sin Nombre-del-Padre [iv]. Las instituciones continúan proponiéndose "medir" los síntomas para darles un sentido, clasificando un problema para darle una solución; y, en la actualidad, nos encontramos ante una paralizante multiplicación de nombres falsos del síntoma, escenario ante el cual muchos practicantes se preguntan: ¿qué precisa ser abordado entre toda esta nomenclatura, cuando proliferan etiquetas y estilos de vida saludables o no, con más o menos confort?

Ser un "adicto en recuperación", "hiperactivo", *"hipster",* una "*gothic* lolita", ecologista-*high tech* es darle un sentido a la vida. Tener "déficit de atención", "bipolaridad", alguna anomalía que me permita *pertenecer* e incluso volverme *beneficiario*, aunque sea *usuaria,* torna a los sujetos conformes-con-la-norma. De todos modos allí, cada uno se siente diferente y es empujado, sin cesar, a mejorar su *performance,* a autoproducirse más para la *selfie.* ¡Todos artistas usando sus cuerpos para tatuarlos, machacarlos, transformados! En el otro extremo, están los cuerpos que se hacen estallar, obedeciendo oscuros imperativos que exigen: "¡Muere por mí!". No debemos confundir estos narcisismos triunfantes con la singularidad.

Más que identificar su síntoma, hoy los sujetos buscan nombrar el goce que los habita, esfuerzos que dan cuenta de que siempre se trata de domesticar un goce que nunca es *straight.* Ante la ominosa pregunta ¿qué soy?, quién podría soportar la respuesta de Yahvé: "Soy lo que soy", pero sí *se* puede responder con certeza: "Soy *gay*". Y aunque se alivie un poco de angustia, luego se producirá un malestar por el ingreso de este *"gay"* —que en principio no es igual a este otro *gay*—, a un grupo que te dirá "cómo-ser-gay" (si están de acuerdo conmigo, vivimos en el reinado de los tutoriales). Allí, un modo de responder al malestar es participar activamente en la multiplicación de un dispositivo clasificatorio cuyas siglas proliferan GLBTTI... y donde, en cada casilla, se replica el malestar. En cualquier caso, como no hacen lo que deberían, o no obtienen la satisfacción que suponían, sienten doble culpa: por no poder cumplir con el ideal héteronormativo ni el *gay;* y tal como Lacan anticiparía, estas son nuevas demandas de análisis que recibimos. La institución matrimonial [v] también puede aportar al alivio de ese sentimiento íntimo del ser hablante, el que poéticamente Solá Franco expresó como "un desarraigo… con deseos de pertenecer".

Las redes sociales también se pretenden tratamientos del goce mediante la identificación; así, veintidós nuevas identidades han ingresado a Tinder, disidentes *queers* incluidos. El cofundador de la app señaló: "Queríamos hacer esto bien… a la vez que respondemos a las necesidades de todo el mundo" [vi]. En este sentido, las comunidades de goce responden a un "individualismo democrático de masa" [vii], y están conformadas por no incautos que no se permiten el engaño del amor y rechazan el inconsciente; y donde los militantes, guiados por una supuesta fraternidad universal, trabajan sin (querer) saber, por la homogenización y el rechazo de lo femenino. Nos resuena la llamada "feminización del mundo", que surge ante la declinación de

la figura paterna, y lo dicho por Freud sobre Medusa: la proliferación señala la castración.

La Asociación Mundial de Psicoanálisis es consultora de la ONU Mujeres, y desde ese lugar ha señalado que "lo femenino", en la medida en que no está determinado por las tradiciones e ideales, tiene consecuencias que varían de una mujer a otra, y son: más flexibilidad con relación a los semblantes de poder; menor tendencia a la rutina, a la uniformidad y homeostasis; mayor observación del detalle; uso democrático de la autoridad; capacidad de asumir riesgos sin temor a la pérdida; capacidad creativa; defensa tenaz de lo que les es propio: hijos, familia. A lo que hay que considerar que puede llevar a una mujer a lo mejor o a lo peor. Se anotó además que la igualdad de género produce rigidización, dificultades en el amor, falta de creatividad, competitividad exagerada. De aquí podemos conjeturar por qué para Lacan las mujeres analistas pueden ser las mejores o las peores, y por qué lo femenino es lo más dispar, y nos dispone de buena manera a la sorpresa, a la invención, a la "improvisación", como lo precisó una analizante que busca un saber hacer con *aquello* que por ahora se le presentifica como loco, desorganizado, fuera de cálculo.

Traba… o estraga. "Hacer-vivir", prácticas totalitarias y lo ajeno

Si el síntoma es una traba al andar, ciertamente el síntoma tiene la función de trabar algo para permitir un uso, un hacer, un trabajar. Aunque sea para un "travagar", como le escribió un chico a un practicante del grupo de investigación, cual mensaje a ser leído. Siguiendo esta orientación podemos decir que una aflicción peor que un síntoma es un estrago. Lacan señaló en su seminario *R.S.I.* que una mujer puede ser un síntoma para un hombre, y que un hombre puede ser para ella un estrago, es decir que puede empujarla a lo peor, en tanto el goce femenino no está reg(u)lado por la función fálica y las mujeres no se limitan en las concesiones que hacen por *su* hombre. Marie-Heléne Brousse ha señalado que allí "el sujeto está desposeído (…) que declina como palabra y está reducido al silencio (…) es como un cuerpo que sobra o una carne desfalicizada y, como errancia, es autodesaparición".

Es posible pensar la evaluación como síntoma y como estrago, tal como lo articuló Éric Laurent en 2004. Un texto clave para entender la lógica de la evaluación es *¿Desea usted ser evaluado?,* trabajo conjunto de Miller y de Milner. Lo que notamos de inicio es que las evaluaciones actuales son anónimas y que por lo tanto se consideran científicas. Consentir a la evaluación, decir sí a esta pregunta sinuosa, implica consentir a darlo todo, no por amor, sino por miedo. La evaluación no tiene fin y en nuestro caso se aplica "con infinito amor", con normativas proliferantes que hoy "son" la ley. Recuérdese otra vez a Medusa, y su aparataje petrificante de casi cualquier iniciativa. Así, no toda iniciativa ha sido paralizada, en esta misma Universidad Católica existe un núcleo del Grupo "Universidad y Sociedad", que trabaja propuestas alternativas a la universalización de la educación. Esto en tanto que, el proyecto/proceso buscaba homogenizar los distintos dispositivos de educación, —con los efectos ya indicados—, por lo que debieron cerrar fundaciones con labores válidas y espacios Otros donde se impartía una educación particularizada, al estilo de *lo pequeño es hermoso*.

Michel Foucault describió la transformación del poder de un soberano que "hacía morir y dejaba vivir" en un nuevo amo que tiene "el poder de hacer vivir o de rechazar hacia la muerte" [viii]. En Venezuela en estos momentos, se hace morir y se intenta "hacer vivir" de un modo afín al régimen mediante la creación de supuestos "laboratorios de paz", que en realidad son de "reingeniería psicológica", según nos ha hecho conocer Gustavo Zapata. En Ecuador se hace morir a una universidad mal evaluada o a un medio de comunicación que no soporta una sanción

económica que lo arruina, sanción que se nutre del derecho de las minorías, pero también del daño causado a la honra del líder. Se trata de un modo de hacer-morir mediante mecanismos continuos, reguladores y correctivos, cuando la institución judicial —como habría observado bien Foucault—, está cada vez más integrada a un *continuum* de aparatos. Así, la Fundación Andina para la Observación y Estudio de Medios ha contabilizado 2.261 atentados contra la libertad de expresión en Ecuador desde el 2008 [ix].

Hoy es el propio sujeto quien sigue *solo* el mandato de "hacer-vivir", lo ha interiorizado, lo hace sin que el Otro se lo demande. Lo hace activamente, adictivamente. Se trata de individuos que hacen su propio biocontrol higienista y obsesivo del cuerpo con *gadgets,* y respondiendo a la ética del soltero, se adscriben a un tipo de lazo social sin sorpresas. Que la red suplante a la jerarquía implica el paso de un gobierno *viril* a un poder rizomático, y una de sus formas más estragantes es un hacer vivir en permanente evaluación y delirante prevención: un "remedio" peor… que un síntoma, en un régimen de hierro del biopoder.

Sin embargo, no debemos dar consistencia a prácticas y fantasías totalitarias [x] sucumbiendo al terror y asumiendo que ya está todo perdido, lo que suele devenir en un derrotismo o peor: un derrotismo-cínico. Una respuesta posible en la práctica clínica es jugar su hacer en los intersticios y las fronteras, o mejor, sirviéndose del semblante, tal como hiciera un practicante al mostrarse en acto desapegado de los ideales de una institución hiperintegrada, sacándose el chaleco de la institución y cerrando la puerta para escuchar a una mujer; pudiéndose luego tomar nota de que *ese* "refugiado" era alguien, que se trataba de un ser hablante que sufre de estar en "casa ajena" y que goza al mismo, al mismo tiempo, de su *ajenidad* [xi].

La política del síntoma ante el "tetris" de la vida y un femenino ZADIG

El trabajo del uno por uno, puede resultar muy modesto a quienes tienen un espíritu salvador, pero ante el panorama donde reinan el imperativo del superyó femenino: "Ser varias en sí misma", como señala bien Leda Guimarães [xii], nos encontramos en un borramiento de una falta que sí que estraga. Allí nuestra política es sostener la pregunta abierta en el punto de inconsistencia, de agotamiento, de imposible sostenimiento del semblante cuando la vida es un "tetris", tal como la concibe una analizante, quien lo juega tétrico y mortífero para no dar cabida a un agujero que puede tragar. Las mascaradas: la profesional realizada, la politizada, la administradora del hogar, la madre psicopedagoga, la beldad escultural, la amante liberada, entre otras posibles y que se juegan simultáneamente, serían una versión de La mujer total a la que nada le falta. En ese escenario imposible se vuelve valioso precisar el punto en el que puede surgir una demanda; así, podemos anotar la queja de una madre sobre su hija adolescente anotada por una practicante: "No sé qué hacer para que coma", lo que le resultaba problemático en tanto que, en su familia, son las mujeres quienes dicen qué hacer.

El psicoanálisis es el reverso del biopoder, y tiene a su disposición la política del síntoma. Una política pública que se precie de "política" debe considerar que en su núcleo siempre habrá ausencia de relación, desacuerdo y tendría que esforzarse por saber-hacer con un malentendido, inevitable. Éric Laurent ha señalado que la elección en estos momentos es entre "creer que existen reglas del buen gobierno, o reconocer un punto de real, un imposible de Lacan, donde la salida no puede ser el ideal, sino que ella no da lugar más que al debate, a la negociación, sin ideal propuesto con anticipación" [xiii]. Su indicación entonces fue: "No permitir que el debate democrático, del que también nos hacemos cargo, se cierre sobre falsas evidencias". Es en esta vertiente que Jacques-Alain Miller ha propuesto hoy una "opinión", cual interpretación con

efectos incalculables, en un mundo donde gobierna el algoritmo y el cálculo de lo mejor.

Ser hereje es elegir, haciéndose en cada ocasión responsable de su acto y su decir. Si se quiere, es una toma "analítica" de partido, donde no se trata de seguir lo dicho por un partido sino de orientarse por una ética singular. Así apostamos por una nueva República de las Letras, por la escritura de un litoral de letras singulares: diques desde donde oponerse, replicar, hacerle frente a las voluntades anónimas en marcha. Es de este modo que nos hemos adscrito a la iniciativa milleriana ZADIG, en tanto propuesta femenina, no del todo prudente, viva y real, junto a una comunidad analítica no ideal sino tal como es, por lo que además de haber enviado una carta solicitando continuar seguir participando en la red ZADIG, nos aplicaremos en llenar el formulario de inscripción.

* Psicoanalista asociada a la NEL-Guayaquil. Corresponsable del Grupo de Investigación "Psicoanálisis aplicado y dispositivos de control", del CID [i]. Texto expuesto el 29 de junio del 2017 en la Mesa Preparatoria "Los tratamientos de lo femenino y las políticas públicas e institucionales" de la I Jornada de la NEL Guayaquil: "¿Qué quiere una mujer? Tratamientos de lo femenino. El psicoanálisis y otros discursos".

[i] https://nelguayaquil.wordpress.com/2017/01/22/psicoanalisis-aplicado-y-dispositivos-de-control/

[ii] He trabajado este punto en "El pivote irreductible de un análisis: Una transmutación".

[iii][iii] Señalado por É. Laurent en su libro *El reverso de la biopolítica. Una escritura para el goce.*

[iv] Leer a Lacan, *Seminario 23* y *De la histeria sin nombre del padre I*, de J. C. Indart y otros.

[v] El matrimonio homosexual, sería un esfuerzo más por intentar renunciar al goce de ser-en-la-infracción. Sin embargo, casarse, como se sabe, no asegura la armonía sexual, pero sí del enlace matrimonial participan dos, a título de *amado* y *amante*, este amor como metáfora puede suplir la ausencia de relación. En esa dirección, actualmente trabajo en: "De matrimonios en tiempos de la utopía del género", en el marco del Grupo de investigación "Leyes de identidad de género y matrimonio igualitario" y un cartel local.

[vi] www.eluniverso.com/vida/2017/06/28/nota/6252334/genero-ya-aparece-como-opcion-perfil-tinder

[vii] www.telam.com.ar

[viii] Leer *Lacan Quotidien* 729.

[ix] http://www.fundamedios.org/

[x] Según G. Agamben el dispositivo foucaultiano se referirá a todo aquello que tiene la capacidad de capturar, orientar, determinar, interceptar, modelar, controlar y asegurar los gestos, las conductas, las opiniones y los discursos de los seres vivos. No solamente las prisiones, sino además los asilos, los *panoptikon,* las escuelas, la confesión, las fábricas, las disciplinas y las medidas jurídicas… también el bolígrafo, la escritura, la literatura, la filosofía, la agricultura, el cigarro, la navegación, las computadoras… ¿por qué no?, el lenguaje…

[xi] Leer sobre la expropiación: "Hablar con propiedad", en *Lacan Cotidiano* 708.

[xii] En *Goces de la mujer.*

[xiii] É. Laurent: "La evaluación como síntoma y como estrago".

El tiempo de tratar de comprender

A propósito del debate abierto por Jacques-Alain Miller

Ana Ricaurte

Leo a una colega que dice estar en el tiempo de comprender y yo puedo decir que estoy en el tiempo de tratar de comprender. Se une mi indignación personal ante la imposición de los discursos totalitarios que nos amenazan, desde la derecha, desde la izquierda, y trato de sostenerme en principios psicoanalíticos que me permitan tener más claridad en contextos de oscuridad. ¿Qué puedo hacer como analista?

Cómo ser consecuente con estos principios, primero en mi práctica? Basta con decir que respeto la opción personal de un analizante y que lo que me interesa es que se cierna la marca singular, que ineludiblemente tendrá efectos en dicha opción? Eso, hablando del analizante, pero exactamente igual en la analista también, cómo hacer con esa marca, con sus efectos en mi vida privada y pública.

No tengo respuestas acabadas, creo que el ejercicio que puedo hacer, en este tiempo de tratar de comprender, es formular ideas, definir posturas, que puede ser que las rectifique, como cuando se escribe y se escribe alrededor del vacío esperando que allí aparezca la obra del alfarero y que lo que surja sea de verdad escritura.

Nos hemos reunido en nuestra sede, hemos intercambiado correos, no lo suficiente aún, urge una mayor conversación, escucho por ejemplo, preguntar si democracia no es acoger las posiciones más opuestas, los que quieren blanco y los que quieren negro y que eso pueda coexistir y ser una práctica en las escuelas, porque para ambas opciones hay grupos que valoran sus acciones, enunciando eso como signo de libertad. Pareciera que sí, pero creo que en esa práctica se introduce la lógica del grupo, de la masa, las identificaciones que sostienen el deseo de uno solo y eclipsa el de los demás, con el agravante del autoengaño de que se defiende a ultranza el propio deseo. ¿Será eso democracia, realmente, como forma social que permita una gobernabilidad con una tolerable libertad? ¿Será eso libertad?

Continúa la indignación en mí, no encuentro la fórmula, no es eso. Porque, ¿cómo tolerar lo intolerable de la violencia mortífera que va desde la criminalización de la disidencia, al arrasamiento mortal de los valiosos cuerpos, no sólo por pertenecer a jóvenes llenos de futuro sino como simplemente humanos, reducidos a lo que estorba al "proyecto revolucionario" y por lo tanto eliminables. El imperio de la pulsión de muerte como forma de gobierno, el rechazo a las preferencias del otro.

Quiero pensar que tenemos un poder allí al hacérsenos posible una lectura con los conceptos freudianos y lacanianos, al tener algunos elementos de análisis como el concepto de extimidad, que nos deja saber que en ese rechazo al goce del otro, hay a la vez un rechazo a lo más íntimo, la zona oscura como corazón de la violencia.

Dándole la vuelta a la frase de Miller en su conferencia *El inconsciente y el cuerpo hablante,* "Analizar al parlêtre es lo que ya hacemos, tenemos pendiente saber decirlo", me digo, que teniendo conceptos que hacen posible una lectura, tenemos ahora que saber hacer con ellos.

En un tiempo de desorden de lo real, en el que las formas de gobierno democráticas en el

sistema capitalista, neoliberales, dejan mucho que desear, dejan a muchos carentes y decepcionados, como calderos donde se cuecen los caudillos populistas mesiánicos, con proyectos totalitarios, donde lo simbólico fracasa, pongamos a prueba otra propuesta de Miller en la misma conferencia: "Analizar al *parlêtre* exige una partida entre delirio, debilidad y embaucamiento", nudo de lo imaginario, simbólico y real. "Es dirigir un delirio de tal modo que su debilidad ceda al embaucamiento de lo real". Pasando de la debilidad como embaucamiento de lo posible… dirigir el delirio de tal modo que su debilidad ceda al embaucamiento de lo real". Para esto se requiere que uno consienta a que eso es eso, pero puede hacer algo con eso, aunque sea un sinsentido. Entonces, ¿qué deducción hacer desde el tratamiento de la economía del goce en singular, al goce desparramado en violencia, sino que justamente se trata de la debilidad de los proyectos delirantes, neofascistas en Europa, del extremismo islámico y del llamado socialismo del siglo XXI en varios países latinoamericanos, del goce encerrado en un real sin sentido? Parafraseando a Miller, ¿qué discurso montar para que los semblantes atrapen un real?

Jacques Alain Miller ha orientado el estudio de Lacan y el ejercicio de los psicoanalistas en la AMP para estar a la altura de su tiempo, y ha defendido los derechos civiles en coyunturas cruciales: la de la psicoanalista siria Rafah Nayed, en el 2011, promoviendo en gran parte del mundo la indignación por su detención, los de los autistas a no quedar restringidos a un solo tipo de atención oficializado, su solidaridad impulsando el Debate Venezuela y los de los ciudadanos en Francia amenazados por el neofascismo. Por todo esto, estoy muy atenta a lo que nos traiga *Heretic.*

Lacan Cotidiano

Redactor jefe: Miquel Bassols

Redactora adjunta: Margarita Álvarez

Comité ejecutivo:

Jacques-Alain Miller, presidente

Miquel Bassols, Eve Miller-Rose, Daniel Roy

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).
Rédacteur en chef : Daniel Roy (roy.etenot@gmail.com).
Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.
Maquettistes : Cécile Favreau (Mi-dite) ; Luc Garcia.
Électronicien : Nicolas Rose.
Secrétariat : Nathalie Marchaison.
Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.
Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Daniel Roy.

pour acceder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI**.**

Lacan quotidien s'interrompt pour l'été et reprendra en septembre.